

Robert Nussbaum

SOUVENIRS D'UN POPISTE
POPULAIRE, HOCKEYEUR
ET VOYAGEUR
Charles De La Reussille



MÉMOIRES DE MONTAGNON • NE • S



Appel aux Mémoires montagnonnes

Vous êtes curieux de lire ce que peut bien raconter Charles De La Reussille, ce loup blanc à la tignasse de neige et moustache de guévariste avant l'heure ? Vous aimeriez qu'on s'intéresse aussi à d'autres personnages de la région, hommes et femmes, quels que soient leurs bords politiques, activités ou chemins de vie ? Vous pensez comme nous que des entretiens approfondis avec eux permettraient de révéler la richesse des habitants de notre région ? Eh bien c'est à vous que nous nous adressons !

Ces entretiens hauts en couleurs avec Charles De La Reussille pourraient être les premiers d'une collection consacrée à ces figures vivantes qui ont trempé le caractère des Montagnes neuchâtelaises. Vous pouvez chercher : entre les archives de la vie ordinaire d'anonymes et les portraits de personnalités, il n'y a guère eu récemment que des réalisations ponctuelles. Comme le film consacré en 2019 à la modiste chaux-de-fonnière Dolly Fankhauser, grâce à la Société des amis du Musée d'histoire.

Un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle, pour reprendre la citation de l'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ (merci *Wikipédia*). A l'heure où Google trouve presque tout mais ne répond pas à l'essentiel, c'est toujours vrai à nos yeux. Allons à la rencontre de ces mémoires montagnonnes !

Si vous pensez comme nous, répondez à l'appel que nous lançons. Avec Charles De La Reussille, le « (re)cueilleur d'histoires » Robert Nussbaum tenter de lancer un mouvement. De son côté, deux autres portraits sont en route. Mais pour être large, il faut du soutien, et aussi le renfort d'auteur·e·s grâce à qui d'autres mémoires pourraient être publiées aux Éditions SUR LE HAUT.

C'est avec votre aide que nous espérons créer une association pour promouvoir ce projet d'édition. En ligne, mais aussi en cahiers imprimés. Intéressés ?

Contactez-nous à :

editionssurlehaut@gmail.com ou nusbaum.news@gmail.com

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2020, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701392-9-4

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

SOUVENIRS D'UN POPISTE POPULAIRE, HOCKEYEUR ET VOYAGEUR

Charles De La Reussille

Les pérégrinations d'un militant très sportif

Entretiens avec Robert Nussbaum

(février-juin 2020)

Photos et reproduction d'illustrations
par Richard Leuenberger

L'inénarrable Charles De La Reussille

Quel plaisir d'avoir pu rendre visite à Charles De La Reussille dans son petit deux-pièces chaux-de-fonnier de la rue du Pont ! Semaine après semaine pendant plusieurs mois, il nous a ouvert amicalement sa porte et la fenêtre de ses souvenirs de fringant octogénaire.

Ce militant de base du Parti ouvrier et populaire est en effet une source intarissable d'histoires, sur sa famille depuis des siècles, sa passion du sport, son terroir et ses nombreux voyages. Il aime aussi parler de politique bien sûr, une politique qu'il a pratiquée au ras du pavé, non comme un idéologue, mais comme un - bon - gars du peuple.

Ah, Charles, tu nous as donné du fil à retordre, passant allégrement d'un souvenir à l'autre, glissant au détour, d'un œil malicieux mais fraternel, des anecdotes sur le mode de la confidence ! En n'oubliant pas d'ajouter en fin renard : « Tu ne raconteras pas ça, hein ? ! »

D'une digression à l'autre, moi, le poseur de questions, suis resté suspendu à tes lèvres, même quand tu me répétais une chose que tu m'avais dite la semaine précédente. Parce que tu y ajoutais presque toujours un détail. Ciel, il faudra encore retravailler ça !

Mon cher Charles, laisse-moi te dire que ta mémoire est certes vive, mais à tiroirs, comme ceux de l'établi de l'horloger polisseur que tu as été. Tu es inénarrable. Mais on va raconter ton histoire quand même !

Robert Nussbaum
Début novembre 2020

Nos ancêtres les Tramelots



Portrait peint de David De La Reussille, un des plus lointains ancêtres de Charles De La Reussille. Né à Tramelan en 1746, cet horloger actif dans les paroisses protestantes du Jura bernois est mort en 1845. Son fils Charles-Philippe a fait la campagne de Russie avec Napoléon.

De La Reussille, un nom à particule ? Curieux pour un vétéran du Parti ouvrier et populaire comme vous...

Vous savez, ce « de » n'a rien d'un titre de noblesse. Il vient sans doute du lieu dont la famille est originaire : Les Reussilles, près de Tramelan. Peut-être que les Tramelots d'antan disaient : « On va se promener dans le coin où habitent les Reussilles. » Mon nom, je l'ai vu écrit avec un « d » minuscule ou majuscule, et même tout collé : « Delareussy ». Sur mes papiers officiels, il y a une majuscule, comme au L de La Reussille. Ce « de » garde une part de mystère, comme sa signification. A l'école, on me charriait à cause de cette pseudo particule. Je me souviens bien plus tard d'une réunion de camarades au bistrot de la Maison du peuple, où nous préparions une manifestation de protestation. Tout d'un coup je me suis rendu compte qu'autour de la table il y avait un De Coulon, deux De Ribeaupierre, mère et fils, et moi. L'un de nous a lancé pour rire : « Attention, si on se fait arrêter, on pourrait croire que c'est un complot royaliste ! »

Une chose est sûre : mon nom est cité depuis le 17^e siècle. Selon l'arbre généalogique familial, le premier De La Reussille répertorié, un David, est né en 1639. J'ai retrouvé la trace d'un autre David de la famille, né en septembre 1746 et mort, « au Seigneur », en mai 1846, à l'âge canonique pour l'époque de 100 ans moins trois mois. D'après les indications accompagnant son portrait peint que j'ai confié à mon fils José, il était très religieux.

Très religieux ? De confession protestante ou catholique ?

Ne parlez pas de malheur ! (Charles De La Reussille lève théâtralement les bras au ciel) Mes ancêtres étaient très, très protestants. Ils détestaient les papistes et les jésuites. Ils ne supportaient pas le pompeux du catholicisme. Vous savez, les saints sculptés dans les églises et le faste des vêtements de cérémonie. Chez les protestants, le pasteur était en simple costume avec cravate. Moi, à 10-12 ans, je me fichais de ces querelles. J'allais jouer en face de l'Eglise du Sacré-Cœur, dans la cour de ce qui était l'ancienne auberge de jeunesse, avec mes copains jurassiens catholiques de La Chaux-de-Fonds, les Québatte, Loichat, Donzé. Leur vieux curé - j'ai retrouvé son nom, il s'appelait Athanase Cottier - se demandait ce que je foutais avec ses ouailles. Il était rigide, mais sympa. Quand il donnait le catéchisme, moi je rentrais à la maison. Par la suite, j'ai milité avec des catholiques comme des protestants. Au POP, on avait un député et d'autres camarades très catholiques, mais très militants aussi. Et d'autres communautés aussi, dont passablement de juifs. Dans ma famille actuelle, beaucoup sont agnostiques, moi en premier.

Revenons au David mort à 100 ans...

C'est plutôt son fils, Charles-Philippe, qui vaut le détour. Il a fait l'objet en 1950 d'une monographie que j'ai là (Charles De La Reussille la montre), de Roland Béguelin. L'auteur est-il le « père » du canton du Jura ? Sûrement, parce qu'il était aussi de Tramelan. Charles-Philippe, donc, était horloger comme son père. Mais s'il est connu, en tout

cas des Tramelots, c'est qu'il a fait la campagne de Russie avec la « Grande Armée » de Napoléon et qu'il est un des rares Jurassiens qui y ait survécu. J'adorais écouter mon arrière-grand-mère Amanda me raconter sa vie.

Amanda, une aïeule qui vous a profondément marqué ?

Oui. J'étais son « fanfan ». Elle m'appelait comme ça parce qu'il fallait bien me différencier de tous les Charles de la famille, prénom qui a un peu remplacé David. Mon grand-père se prénommait Charles-Edouard, et mon père aussi. Moi, c'est Charles-Frédéric. Jusqu'à la mort d'Amanda en 1946 - j'avais 9 ans - je la voyais presque tous les jours. Elle avait perdu son mari et était, paraît-il, devenue neurasthénique. On disait que ma naissance l'avait ravigotée. On était en pleine guerre, avec toutes sortes de restrictions. Mais chaque fois que j'allais chez elle, elle sortait des chocolats ou des gâteaux moka, rien que pour moi. Ça faisait râler dans la famille (il sourit). Quand elle était là, même mon père n'osait pas me gronder si j'avais fait des bêtises. J'ai su bien plus tard qu'elle avait de l'argent de côté, et qu'elle en donnait si on en avait besoin.

D'où tenait-elle ça ? Son mari était un formidable monteur de boîtes de montres. Il était venu s'installer à La Chaux-de-Fonds parce qu'il était ami avec le patron de l'usine Spillmann, à la rue du Doubs¹. A l'époque, les horlogers tramelots voyageaient en diligence pour venir négocier leurs pièces à La Chaux-de-Fonds. La ville exerçait un grand

¹ Doubs 32, dont le Salon bleu, racheté par la Ville, sert de témoin de l'Art nouveau.

pouvoir d'attraction. Beaucoup de Suisses allemands venaient s'y établir².

Elle était vraiment extraordinaire, Amanda. Après sa mort, j'ai reçu jusqu'à mes 20 ans des enveloppes de sous qu'elle avait confiées à sa fille Jeanne. De son vivant, mon arrière-grand-mère me répétait qu'il fallait perpétuer la lignée des De La Reussille, donc avoir des garçons. « Je ne connaîtrai pas tes enfants, mais tu leur diras quand même que je les aime. » Je l'ai répété à mes deux fils. Et même à mes petits-enfants, qui n'en ont pas grand-chose à faire. En tout cas pour le moment. Sacrée Amanda !

Et le Charles-Philippe de la campagne de Russie ?

En son temps, Tramelan faisait partie de l'évêché de Bâle, qui avait été annexé par « la Grande Nation » - comme l'a écrit Roland Béguelin - sous Napoléon Bonaparte³ Mon aïeul a été conscrit. Il aurait pu se faire remplacer - on pouvait payer quelqu'un pour le faire - mais il tenait à s'engager dans l'armée napoléonienne. Il a participé à presque toutes les batailles, dont celle de Wagram en 1809, avant la débâcle de Russie. Il donnait des nouvelles dans des lettres dont j'ai une retranscription manuscrite. Après la défaite de Napoléon, il est revenu à Tramelan et a repris son métier de monteur de boîtes. Il a ensuite été lieutenant dans l'armée

² La Chaux-de-Fonds a triplé sa population entre 1850 et 1910 pour atteindre 37'000 habitants. Un tiers de la population était d'origine alémanique à la fin du 19^e siècle.

³ L'évêché de Bâle, occupé par la France, forma la République rauracienne (1792-1793) avant de constituer, sous Napoléon, le département du Mont-Terrible de 1793 à 1800, puis d'être incorporé au canton de Berne en 1815.

bernoise - pas suisse, bernoise - pour finir capitaine. Amanda enfant - elle était née en 1853 - avait un peu peur de ce vieux militaire, qui habitait dans la même Grand-Rue de Tramelan. Avec ses copains-copines, elle croisait ces vieux Tramelots qui jouaient aux cartes et ne crachaient pas dans leurs verres. Elle ne savait pas encore qu'elle allait épouser un de ces De La Reussille... D'après elle, ces vieux étaient des « polissons ». L'alcool, voilà peut-être pourquoi la Croix-Bleue a eu un tel succès à Tramelan...

Dites-nous, vous êtes le généalogiste de la famille...

Si l'on veut, mais c'est parce que j'ai hérité de l'arbre généalogique qu'avait commencé de dessiner un troisième David De La Reussille, à la fin du 19^e siècle. Jusqu'à mes petits-enfants, ça fait onze générations. Je me suis contenté d'ajouter les nouvelles branches de mon côté, en gros depuis que je suis né, mais l'essentiel était déjà fait. Quand on a des racines, c'est important de garder des traces. C'est ce qu'Amanda m'a appris. Ses filles et mon grand-père ont précieusement gardé les documents familiaux. Ils avaient beaucoup d'admiration pour leur maman. Il paraît qu'elle a fait son baptême de l'air à plus de 80 ans, dans un coucou des années 1930 et probablement depuis l'aérodrome des Eplatures. Et que même très âgée elle allait encore se baigner avec ses nièces et neveux dans le lac de Neuchâtel.

Comme j'étais intéressé par cette histoire familiale, c'est moi qui ai hérité de ces documents. Petit à petit, j'ai à peu près tout trié, mais ça m'a pris plus de dix ans. Regardez cette photo prise devant la maison de mes ancêtres, aux

Reussilles bien sûr. Elle existe toujours cette immense maison, mais elle n'appartient plus à la famille. Sur cette photo qui doit dater des années 1860, il y a aussi l'oncle Léon, un arrière-grand-oncle, le frère de mon arrière-grand-père, parti aux Etats-Unis à la fin du 19^e siècle. Il ne savait pas encore qu'il allait faire fortune. Tout aussi monteur de boîtes que les autres dans la famille, il a ouvert avec son frère Alphonse un magasin d'horlogerie-bijouterie près de New-York⁴.

Alphonse est mort jeune. Léon s'est ensuite retiré à Naples en Floride, le « mouroir des millionnaires », au bord du golfe du Mexique. J'y suis allé depuis Haïti. Quand je me promenais au milieu des villas, on me regardait avec de gros yeux, tellement il était impensable dans le quartier de ne pas se déplacer en voiture. J'ai assez bien connu la femme du fils de Léon, qui s'appelait aussi Léon je crois. Elle, c'était Hélène. Son fils était mon parrain. Ils sont venus plusieurs fois en Suisse. Un de leurs gamins venait faire du ski ici. Je crois qu'un autre a travaillé pour le gouvernement américain au consulat à Genève et une des filles s'est mariée en Chine. Une fois, on a envoyé en Floride trois cloches de vaches commandées à « Pompon », de la fonderie chaud-fonnière Blondeau.

Vous parliez anglais ?

Non ! Je baragouinai quelques mots, mais Hélène parlait pas mal le français. On se débrouillait beaucoup par

⁴ A Red Bank, New Jersey, en 1885, boutique qui existe toujours, reprise en 1925 par une famille Ballew pour devenir Ballew Jewelers.

gestes. Cela fait un moment qu'on n'a pas de nouvelles de nos cousins américains.

Enfance au coin du Petit Paris



De gauche à droite, tante Jeanne, Charles De La Reussille enfant, son frère Pierre-André, l'oncle Marcel, la fameuse arrière-grand-mère Amanda, le grand-père Charles-Edouard et la sœur de celui-ci, tante Eva (qui avait repris le café du Petit Paris). La photo est prise devant un autre café de la famille, celui de Bonne-Fontaine, du côté des Eplatures. A noter le chien de tante Eva, appelé Loulou Poutze, parce que quand il salissait le carrelage du café en rentrant de la rue mouillée, on lui disait : « Loulou ! Poutze ! »

Parlez-nous de vos parents...

Mon père habitait dans l'immeuble du café du Petit Paris, qui appartenait à mon grand-père. Il avait bien gagné sa vie en travaillant, toujours dans l'horlogerie, de l'autre côté de la frontière à Charquemont. C'était pendant la Première Guerre mondiale, pour remplacer les ouvriers français qui étaient mobilisés⁵. Le père de ma mère était lui un vrai prolo, ouvrier dans une fabrique horlogère. Mes parents n'avaient pas 20 ans quand il se sont mariés. Comme ils n'étaient pas encore majeurs - 20 ans était l'âge de la majorité - ils ont eu besoin d'une autorisation de leurs parents. Ma mère était de 1919. Elle m'a eu en 1937, quand elle avait tout juste 18 ans. Mon petit frère Pierre-André est né lui en 1941. Quatre ans d'écart, cela fait beaucoup à cet âge. Mes parents voulaient que je le prenne dans mon équipe pour jouer au foot ou au hockey dans le quartier. Ça m'embêtait. Je pensais qu'il nous affaiblissait. Les copains de l'autre équipe, eux, étaient contents. Mon père avait appris mécanicien sur auto. Mais une fois l'apprentissage fini, c'était la guerre. Il n'y avait plus de travail, les voitures ne roulaient plus. Mon père a fait toute la Mob. Mais c'est quand même dans cette période qu'il a ouvert un magasin de laine, « Au Bon Passage », à la rue du Versoix, dont il s'occupait avec ma mère. Là où il y a maintenant la crêperie « Poivre et Sel ».

⁵ Nous avons consacré à cet épisode un article publié par *ArcInfo* le 12 novembre 2018, article reproduit en annexe, pages 85 sq.

A l'école, vous étiez plutôt polisson, comme ces vieux Tramelots buveurs, ou sage comme Amanda?

De un : je n'ai jamais bu. Et je n'ai jamais fumé. Ce que j'aimais le plus à l'école ? La récré ! Je faisais déjà beaucoup de sport, dans la rue. Je me souviens de l'ancienne patinoire, celle du Patinage, en bas de la Charrière sur la rue du Collège. Une fois, j'ai entendu de la musique du haut-parleur relié à la buvette. Mon prof d'école qui passait par là m'a dit en fronçant les sourcils : « Tu te réjouis de patiner ? Et tes tâches, tu t'en fous ? » J'ai quand même fait du hockey et le lendemain il m'a puni... Mon père patinait aussi, mais plutôt à l'artistique. Il faisait la « cafetière », sur un patin, l'autre jambe à l'équerre. Aujourd'hui, la figure n'a rien d'extraordinaire, mais à l'époque, ça impressionnait. Sinon il courait très vite. Je suis devenu endurant, mais j'ai mis longtemps avant de le battre au sprint...

Et l'école alors ?

Je me donnais de la peine avant les examens, pour être promu. Vous voulez voir mes carnets ? Je les ai là. Je faisais un peu le minimum, sans plus. J'aimais bien la gym.

Et à part la gym ?

L'histoire et les maths. Pendant la guerre, on vouait une admiration sans bornes aux Waldstätten, les trois cantons fondateurs de la Suisse en 1291. On se disait que s'ils avaient su se défendre à leur époque, c'est que nous on pouvait battre les Allemands. On ne le criait pas trop fort, parce que le climat à La Chaux-de-Fonds était tendu. Fallait voir le

Temple Allemand à côté de chez moi. J'habitais presque en face, Progrès 13. Il était bourré tous les dimanches, avec beaucoup de jeunes suisses allemands, filles et garçons, qui venaient apprendre le français. Mais il y avait aussi de vrais Allemands, que les Suisses alémaniques n'aimaient pas beaucoup d'ailleurs. Les Chaux-de-Fonniers étaient très largement pour les Alliés. Je me souviens d'une fois où la Suisse a battu l'Allemagne au foot, au stade du Wankdorf. J'ai fouillé mes archives pour vous dire précisément que c'était le 20 avril 1941 - jour de l'anniversaire d'Hitler - sur le score de 2 à 1, deux buts marqués par Numa Monnard. Mais celui qui a été le plus applaudi au Wankdorf, c'était le général Guisan, qui était présent. Mon père a poussé des cris de joie quand le fameux commentateur sportif Squibbs a annoncé les buts suisses. Le soir à 18h, c'était un dimanche où mon père devait rejoindre son unité, je l'ai accompagné à la gare avec ma mère. Il y a retrouvé ses copains de Mob en se tapant les mains : « On les a eus ! »

Après le débarquement en Normandie, moi, je croyais que la guerre était finie. Et qu'on aurait congé à l'école... Mais non, plus tard il y a encore eu la contre-attaque dans les Ardennes. Certains disaient : « Vous voyez bien que ce n'est pas fini. » Le jour de la reddition, je suis allé en classe comme d'habitude. On se doutait bien que c'était imminent. Le concierge est venu chuchoter quelque chose à l'oreille de la maîtresse. Et puis elle est venue nous dire : « La guerre est finie, vous avez congé. » Les gens s'embrassaient sur le Pod. Le seul truc dommage, c'est qu'on a dû aller fêter la victoire avec nos parents, plutôt qu'entre copains avec un bon match de foot. Dans notre esprit d'enfant - j'avais huit ans – la fin de la guerre voulait aussi dire qu'on aurait du

chocolat comme on veut. Tu parles, les restrictions ont continué ! Pour répondre à votre question d'avant, polisson ou sage, je dirais polisson... et sportif.

Vos souvenirs d'enfant pendant la guerre, vous nous les avez déjà racontés⁶. Mais vous avez encore une petite histoire, à propos de circoncision...

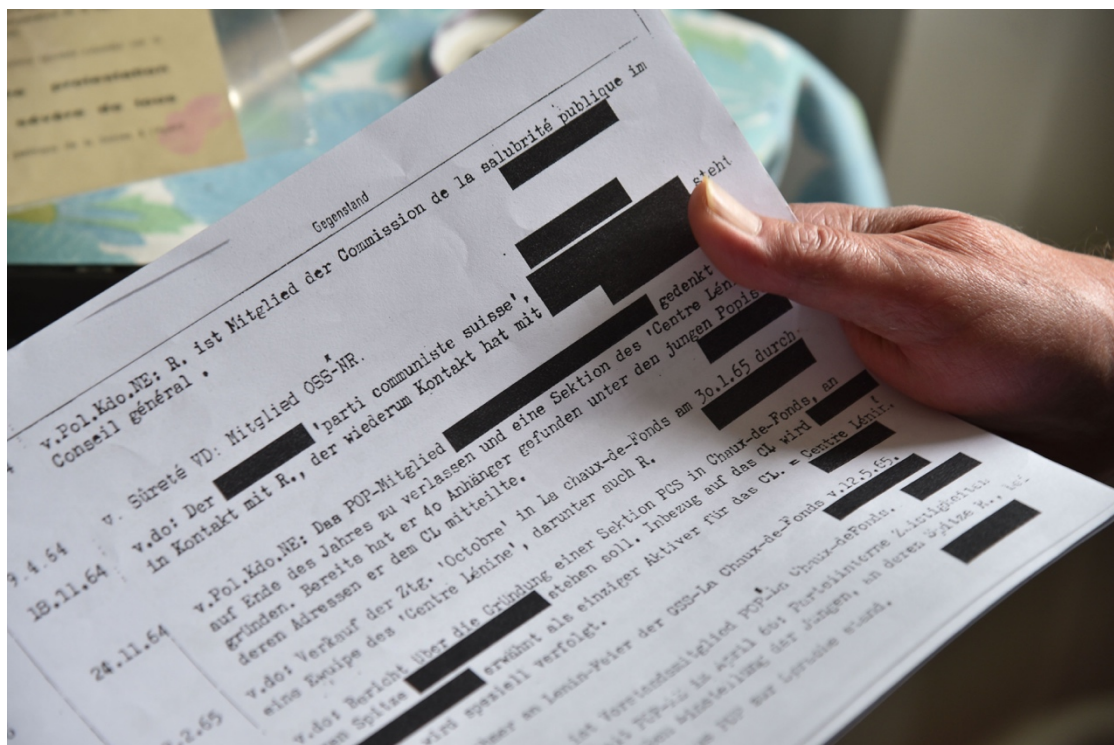
Ah oui. J'avais été circoncis tout gosse, pour une raison médicale. J'avais trop de peau. Pendant la guerre, mes parents, surtout mon papa, se faisaient du souci. Mon père avait un très bon copain juif avec qui il avait été mobilisé, Albert Nordmann, un vrai ami. Il racontait que les Allemands baissaient les culottes des garçons pour voir s'ils étaient circoncis. On imaginait alors que l'armée allemande en retraite pourrait prendre un raccourci et passer par la Suisse. « Qu'est-ce qu'on fait pour le petit ? Est-ce qu'un billet attestant qu'il est d'une vieille famille protestante suffirait ? », se demandaient mes parents. Je me souviens aussi d'un épisode sous la douche à l'école. J'étais le seul circoncis et ça se voyait. Un réfugié juif français a rejoint la classe. Il s'appelait David. Une fois, il a traversé la douche et m'a glissé d'un air gêné : « Toi aussi ? » Je suis allé dans sa famille, qui a bien sûr tout de suite compris que je n'étais pas juif. Mais ils ont continué à m'inviter. Le samedi, je leur faisais des petits travaux, parce que c'était le jour du Sabbat, et que, eux, ne pouvaient rien faire. Ce que je préférais, c'était allumer le poêle. J'adorais jouer avec les allumettes, ce que je n'osais pas faire à la maison. Avec David, on était

⁶ Dans un article paru dans *Le Courrier* le 17 septembre 2019, et reproduit en annexe, pages 89 sq.

grands copains et des fois on faisait un peu les cons ensemble. A l'école par exemple, on faisait exprès de répondre faux. Mais on faisait aussi toutes sortes de choses. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Je crois qu'il avait de la famille à Genève.

3

Une jeunesse entre sport, éveil social et... drague



Comme des milliers d'autres Suisses, Charles De La Reussille a été fiché pour le compte de la Police fédérale, de 1960 à 1989, année où cette pratique d'espionnage a été révélée.

Vous avez appris un métier ?

Oui, oui, par amour... (il sourit) Non, par esprit de liberté ! A 15 ans et demi, j'ai rencontré une fille, elle s'appelait Erika. C'était au Patinage. Elle venait de Bâle. J'ai voulu la suivre là-bas. A mon père, j'ai dit que ce serait bien que j'apprenne l'allemand. Il était d'accord, à condition que je passe un diplôme. Je suis donc parti à Bâle. Et j'ai eu mon diplôme. De quoi ? De boulanger. J'ai passé là-bas deux années magnifiques. Je me souviens de filles qui achetaient un chocolat à la boulangerie où je travaillais et qui me l'apportaient en douce au laboratoire en-dessous ! Je jouais au football avec une équipe du quartier de Petit-Huningue. J'étais le seul Romand. Les Bâlois étaient sympas. Au hockey, j'ai joué avec une équipe du HC Bâle dans laquelle au contraire il n'y avait que des Romands. Et un Grison. On était tous apprentis ou étudiants. La boulangerie, je l'ai très peu pratiquée. De retour à La Chaux-de-Fonds, j'ai commencé au laboratoire d'un cousin par alliance de mon père. Les conditions de travail n'étaient pas terribles. C'est moi qui ai poussé les autres prolos à se rebeller. Jusqu'à faire grève. En pleine Braderie, le bordel que ça a fait ! Le petit cousin était furieux.

C'est ainsi qu'est né le militant ?

Ma prise de conscience de la réalité sociale date de la guerre. Chez mon grand-père, on écoutait religieusement les nouvelles de 12h45. Il a fêté la victoire de Stalingrad et moi avec. Je lui posais des questions. Quand je voyais dans les actualités au cinéma les petits chevaux des Cosaques

lancés au galop dans les plaines russes, je trouvais ça formidable. Une troupe de ces Cosaques est d'ailleurs venue plus tard à La Chaux-de-Fonds, je les ai vus monter la rue du Versoix. Autour de moi, je voyais des très pauvres qui vendaient leurs coupons de chocolat pour acheter de la nourriture plus essentielle. Dans ma famille, il y avait des petits commerçants, bistrotiers ou boulangers, qui avaient des provisions et en donnaient à ma famille. Ça allait. Mais je connaissais des copains qui n'avaient pas grand-chose. Ils vivaient dans des logements qu'on considère maintenant comme insalubres, sans salle de bains. On avait la chance d'avoir une fois par semaine la douche à l'école. On distribuait des vitamines à l'école. Car, pendant la guerre, des enfants devenus rachitiques finissaient au sanatorium à Leysin. Certains avaient la tuberculose. Une anecdote ? Quand on jouait au hockey et qu'un gamin toussait, les grands criaient : « Leysin simple course ! » Comme j'étais plus petit, je ne comprenais pas. J'ai dû demander à ma mère ce que cela voulait dire... Dès la fin de la guerre, tout le monde s'est fait vacciner et la tuberculose a rapidement disparu. Les profs obligeaient les enfants à avaler leurs comprimés de vitamines devant eux, pour éviter qu'ils ne les cachent pour les revendre quelques centimes à des copains qui avaient plus de sous. C'est qu'elles avaient bon goût, ces vitamines ! L'école donnait aussi un bol de lait et du pain à quatre heures. Après, ils ont rajouté une pomme. Le médecin des écoles passait dans les classes, pour sélectionner les enfants qu'on envoyait en colo pour avoir des vacances saines, à Malvilliers. Il y avait plein de gamins qui travaillaient à La Chaux-de-Fonds, comme commissionnaires, porteurs de journaux, livreurs de fleurs. C'est en ce temps-

là que j'ai été attiré par les idées socialistes et communistes. Je voyais les vieux militants monter à vélo la rue du Versoix avec un panneau de propagande dans le dos. Ils vendaient aussi le journal du parti, *La Voix Ouvrière*, dans les bistrots. J'ai adhéré au POP⁷ en rentrant de Bâle à 18 ans. Les thèmes étaient l'amélioration de l'AVS, qui date si je me souviens bien de 1948, les allocations familiales, les trois semaines de vacances et le droit de vote des femmes.

De retour à La Chaux-de-Fonds, vous n'avez pas laissé tomber le sport...

Non, mais en rentrant de Bâle, je ne pouvais pas jouer dans une équipe, parce que la ligue de hockey imposait une carence d'un ou deux ans avant de changer de club. Rester sur la touche, c'était le règlement à une époque où les patinoires artificielles commençaient à fleurir en Suisse. C'était une manière d'éviter les dessous de table lors des transferts de joueurs qui étaient considérés comme des amateurs. Mais on s'arrachait déjà les vedettes. Moi, au début, je n'ai pas eu de contrat écrit. Jamais. Tout se concluait oralement. Mais j'ai quand même pu jouer. Avec qui ? Les vétérans, moi qui n'avais pas 20 ans ! Le club chaux-de-fonnier manquait de vieilles lames et avait droit pour les tournois à trois joueurs de moins de 30 ans. Il en manquait un et ils m'ont pris. J'ai fait toute une saison avec eux. Et je me suis fait remarqué. J'ai fini à Lugano. Les hasards de la vie...

Et les filles dans tout cela ?

⁷ Parti ouvrier et populaire fondé en 1944.

(Sourire) On draguait le long du Pod. Le plus possible ! Et à la patinoire. Il n'y avait pas de télé. Tout le monde allait patiner. On jouait à la tape, sur des chansons comme « Etoile des neiges »...

Ne nous dites pas que c'est à la patinoire que vous avez rencontré la maman de vos deux fils...

Un jour, après l'entraînement, j'ai vu sur la glace une jeune femme que je ne connaissais pas. Elle s'appelait Renée. Elle avait l'air d'être nouvelle : elle avait des patins neufs. Je suis allé lui tendre la main pour l'aider à patiner. Plus tard, on est allé au ciné ensemble. Comme mon père, je n'avais pas 20 ans quand j'ai appris que j'allais être papa. On s'est marié. Un bail de près de 20 ans heureux, pour toute ma famille aussi. On vivait dans une sorte de communauté familiale. On avait côte à côte deux très beaux logements rénovés à la rue du Rocher, où on vivait à plus de dix. On avait la place. De tradition dans la famille, on ne mettait pas les plus âgés à l'asile. On était 12-15 pour certains repas, avec les grands-mamans Julia et Aline, mon grand-père Charles-Edouard, son beau-frère et sa sœur, tante Jeanne et oncle Marcel, mes parents et de temps en temps des invités. Ma femme Renée faisait la cuisine avec ma chère maman. Quand j'ai divorcé, mon père m'a pris à part, très sérieux, et m'a dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? Si t'es d'accord, même que vous divorcez, Renée devient notre fille. » Ce qui a permis de garder tout le monde uni. Mes parents et toute ma famille l'aimaient beaucoup. Elle était la meilleure amie de ma mère.

Vous avez fait l'armée ?

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, je n'ai jamais été antimilitariste. J'étais pour une armée démocratique, avec des soldats égaux en droits aux officiers. Et pour une armée qui ne dépense pas exagérément et idiotement. Je me souviens de l'histoire d'un char d'assaut acheté par l'armée, le Centurion. Il ne passait pas les ponts. L'un d'eux s'est même écroulé sous le poids ! Au recrutement, j'ai été incorporé dans les grenadiers. Mais ça m'embêtait, parce que je n'aurais plus pu jouer au hockey pendant l'école de recrues. Après plusieurs renvois, j'y suis finalement allé, à Losone au Tessin, pour vite passer devant les médecins de troupe. Ils m'ont renvoyé en CVS⁸ à Bienne, pour voir si j'étais apte ou pas. En fait, j'avais un muscle à l'épaule pas très bien réglé, le muscle supra-épineux. C'est vrai que ça craquait par moments. C'est ainsi qu'en 1958 j'ai fini dans les complémentaires, « inapte au tir », mais mobilisable en cas de guerre (il montre son livret de service). Un ordre spécial collé disait qu'en cas de mobilisation je devrais me présenter avec mon équipement au poste de police de l'Hôtel de Ville. Honnêtement, je ne sais pas ce qu'ils auraient fait de moi, en cas de guerre. Peut-être aurais-je fini interné dans un camp, parce qu'on m'aurait sûrement considéré comme un dangereux propagandiste...

Vous nous tendez la perche. Avez-vous été surveillé comme des centaines de milliers d'autres citoyens suisses, fait révélé par le fameux « scandale des fiches » en 1989 ? Les avez-vous demandées, ces fiches ?

⁸ La Commission de visite sanitaire militaire.

Bien sûr que je les ai réclamées ! Mais ce n'est que ces dernières années que j'ai demandé à ma belle-fille, qui parle allemand, de me les traduire. Elle-même s'est arraché les cheveux, tellement ces fiches étaient pleines d'abréviations, de mots et de tournures incompréhensibles. Même avec l'aide-mémoire fourni par le comité, *En finir avec l'Etat fouineur*, ce n'était pas du gâteau. Un V, par exemple, indiquait qu'on était dans l'index des suspects.

Que disaient-elles, ces fiches ?

J'en ai un petit paquet, de 1960 à 1989 (Charles De La Reussille en sort une série). J'ai un petit résumé traduit, qui commence par : « Ouverture d'une procédure policière préliminaire contre R. le 28 janvier 1969 ». On y dit que j'ai été traîné en 1960 devant « le cadi » (sic)⁹ à Payerne en 1958, « à cause d'un allumage de feu du 1^{er} Août et du sabotage d'installations militaires ». L'affaire ? Avec des copains, le 1^{er} Août, on est allé au sommet de Pouillerel, où était préparé le traditionnel grand feu de la fête nationale. Je ne sais pas trop pourquoi après-coup, mais on l'a allumé en plein après-midi... Le sabotage, franchement, je ne sais pas de quoi ils voulaient parler. Le texte dit aussi que j'ai eu des contacts « avec des communistes de La Chaux-de-Fonds », particulièrement avec la fraction des jeunes du POP local mené par Louis Sidler¹⁰, le regretté ancien secrétaire cantonal du POP. C'était un autodidacte brillant que l'on se pressait d'aller retrouver au secrétariat le soir. Enfin, je suis catalogué comme suspect « bleu ». Ne me demandez pas ce

⁹ Juge de paix musulman.

¹⁰ 1918-2014. Rédacteur en chef de *La Voix Ouvrière*, membre du Comité central et du Bureau politique du Parti du Travail-POP.

que cela veut dire. Mais, regardez, ma fiche dit aussi que je suis « excellent hockeyeur ». Je vous en lis une autre, de 1978 : « Très apprécié comme sportif et entraîneur de football et de hockey, bons contacts avec la jeunesse ». Si j'avais su, j'aurais pu me faire engager par un club avec ça (il rigole) ! Il est aussi noté que R., moi donc, « figure parmi les meilleurs VO-vendeurs », du journal *La Voix Ouvrière*.

Mais qui donnait ces renseignements ?

Nous avons obtenu ces fiches avec les noms de ceux qui nous avaient dénoncés barrés en noir. A coup sûr, il y a eu des coups de fil de dénonciateurs. Les policiers qui étaient là lors de manifestations nous contrôlaient aussi. Je vous en raconte une bonne. Il y avait un flic qui venait toujours aux manifs. Je le connaissais de vue. L'extraordinaire, c'est que, sans rien savoir de ça, ma femme et la sienne se sont retrouvées à la piscine en début de saison. Mon fils et la fille de la dame avaient commencé leur année d'école ensemble. Moi je les ai rejointes pour pique-niquer à midi. Et qui voilà qui arrive ? Le flic des manifs ! C'était le mari de la dame. Qu'est-ce qu'il était gêné... On est devenu comme des amis ensuite, et on a eu des discussions dingues. Il me disait des trucs comme « Je ne viens pas pour vous surveiller, mais pour voir si des gens manifestent contre vous. S'il y avait eu du grabuge, j'aurais appelé mes collègues pour vous défendre. » C'est peut-être vrai, après tout.

C'était difficile à dire, qui espionnait qui. Je connaissais des indics, mais bien sûr pas tous. Au parti, on a par exemple découvert que nos fiches évoquaient des comités de section du POP. Il y avait donc l'un d'entre nous qui avait

lâché des renseignements, peut-être sans s'en rendre compte. On se regardait pour savoir qui cela pouvait bien être. On croit l'avoir découvert, sans trop lui en vouloir. Il allait aux champignons avec un voisin, qui était policier. A boire des coups, il a peut-être lâché des trucs comme « à telle réunion, De La Reussille a critiqué l'Union soviétique ». Ce qui était vrai d'ailleurs ! Ah, encore une chose. Quand je suis allé en Albanie, en passant par le Tessin, j'ai vu dans le train, ou cru voir, un gars qui me suivait partout. Cela dit, je peux vous dire qu'il y avait des choses dans ces fiches qui étaient fausses. Et des confusions de noms ou d'événements. Mais il y avait aussi du juste, comme le résultat que j'avais fait aux élections. Pour les Communales de 1960, la fiche disait : « R. n'a pas été élu. A fait 2025 voix. » C'est fou quand on y repense !

Votre livret de service indique comme profession « manœuvre de fabrique ». Une des fiches dont vous venez de parler « polisseur ». Quel était votre travail à côté du hockey dans les années 1960?

Après la boulangerie, j'ai travaillé chez un copain de mon père, qui faisait du polissage de boîtes en or. Ça me laissait pas mal de liberté. Je pouvais prendre congé de 11h à 14h pour aller faire du hockey.

L'âge d'or du sportif



Le HC Le Locle en 1988. Entraîneur après avoir été joueur, Charles De la Reussille est au centre.

En fait, vous avez fait carrière dans le sport. Hockey ou football ?

Hockey. Comme je vous l'ai dit, j'avais été repéré dans l'équipe des vétérans. Des clubs cherchaient des joueurs. J'ai commencé à Lugano.

Dans quelle position jouiez-vous ?

Avant.

Vous marquiez beaucoup de buts ?

Oh, j'en ai marqué pas mal et fait passablement de passes de but. Regardez cette photo, qui date de 1967. Sous le titre « Toujours là », la légende dit : « De La Reussille (de face), qui bat ici le gardien du Pont¹¹, n'est plus très jeune mais il reste un attaquant redoutable. » Ce commentaire, « plus très jeune », quels salauds (il rit) ! J'avais à peine 30 ans ! Après Lugano, j'ai joué à Winterthour. L'ambiance était formidable. Je pensais y déménager, mais mon fils Denis est né pendant la saison. Je ne voyais pas ma femme vivre là-bas, ni mes parents supporter de ne plus voir leur petits-fils. Alors je suis rentré à La Chaux-de-Fonds. Si je fais le compte, j'ai été entraîneur-joueur à Saint-Cergue, Saint-Imier, Tramelan, Franches-Montagnes - sans que cela ne pose problème aux dirigeants des clubs jurassiens et bernois - et enfin au Locle. Avec Le Locle une première fois, quand je n'étais que joueur, on a fait des finales contre Bienne, Gottéron, Villars pour monter en ligue B. L'équipe était entraînée par Marcel Reinhart, celui qui m'avait pris

¹¹ Une équipe du Nord vaudois disparue.

dans les vétérans, le père de l'international Francis Reinhart. Il était un contemporain de mon père. J'ai aussi joué et entraîné l'équipe senior de Besançon et entraîné la sélection junior de l'est de la France. J'ai joué et souvent côtoyé le canadien Pete Laliberté, bien connu en France et en Suisse, qui était là comme sélectionneur de l'équipe de France.

Vous gagniez votre vie avec le hockey ?

Vous savez, on était toujours réputé amateurs. Si on recevait des primes ? Comme vous dites... A Besançon, je vivais en grande partie du hockey. Mais je bossais à côté. Avec un copain et mon frère, on avait monté un petit atelier. J'étais ouvrier-emboîteur à domicile. J'exagère à peine, mais à six heures du matin on était debout, et à 10 heures on avait gagné notre vie. L'horlogerie était au zénith. Un vieux que je connaissais passait son temps à chercher des ouvriers en se promenant. S'il pouvait en recommander un qui reste au moins un mois dans une usine, il touchait 100 francs. On courait après les bons ouvriers.

A part le hockey, vous avez aussi été actif dans le football...

Le football, c'est de nouveau une combine invraisemblable. Mes gamins José et Denis, je les avais mis d'abord au hockey, mais c'était trop tôt pour eux, ça ne leur plaisait pas. Ils voulaient faire du football. Ils ont commencé à l'Etoile-Sporting. Mon grand-père étaient l'un des fondateurs du Sporting, qui a ensuite fusionné avec l'Etoile. Le stade était vers le terrain d'aviation. On y allait en vélo et des fois je regardais l'entraînement. J'avais un physique

formidable à l'époque. Un jour, un dirigeant du club, Louis Frascotti, m'a demandé si j'avais fait du foot et si je ne m'occuperais pas d'une nouvelle catégorie des plus jeunes juniors, les E. J'avais joué en junior à Bâle. Ça me disait bien. Beaucoup de gamins des Forges, le quartier de la jeunesse, sont venus et il s'est avéré que deux-trois de ces gosses sont devenus de très grands footballeurs. Au bout de six mois, il y a eu un grand tournoi romand organisé par le journal *La Semaine sportive*. On est sorti champion neuchâtelois, devant les favoris du canton. Je ne me contentais pas de les entraîner, ces gamins. J'allais regarder comment jouaient les autres équipes, à Saint-Imier, La Sagne, Le Locle, au cours de mes sorties à vélo dans les environs. Je notais les points forts et les points faibles de chacune. A ce niveau, cela ne se faisait pas. J'avais dans la tête des stratégies appliquées dans les équipes d'un autre niveau et je m'inspirais aussi du hockey, plus rapide et plus sec. Avec l'Etoile, on avait bonne réputation et on a été invités à des tournois avec Servette, Xamax et même Grasshoppers. Ça surprenait le monde.

Willy Kernen, le responsable des juniors au FC Chaux-de-Fonds, m'a ensuite proposé d'entraîner les « Talents de la ligue nationale ». Ça s'appelait comme ça. Je suis passé au Chaux-de-Fonds. Une année ou deux après, on a gagné le Championnat suisse. C'était en 1976, avec réception à la gare à notre retour, repas, coupe et tout et tout. On a aussi gagné trois ou quatre fois la Coupe de *La Semaine sportive* sur le plan neuchâtelois. Tout ça, c'était après les heures

glorieuses du FCC en ligue A¹². Mais mes petits gars ont joué avant la Coupe suisse à Berne devant plus de 20'000 spectateurs et en ouverture d'un grand match international à Genève ! Certains ont joué dans les ligues nationales suisses, ou même dans l'équipe nationale, comme les Pascal Zaugg, Michel Vera, Fabrice Maranesi, Richard Gigon et... Denis De La Reussille. C'étaient les Talents de la ligue nationale. Pendant six ou sept ans, on s'est royaumé !

Pourquoi avez-vous arrêté ?

Un coup, j'ai pris une pistache au hockey. Lors d'un des derniers matches de championnat, j'ai eu les ligaments du genou déchirés. C'est le seul grave accident que j'aie eu. J'ai été opéré et ça m'a pris cinq mois de réadaptation. J'ai arrêté les entraînements de foot pour me consacrer au hockey. Les matches dans les deux sports et les trois ou quatre entraînements de foot par semaine, cela faisait beaucoup. Je me rappelle qu'à cette époque, des copains m'interpellaient et me disaient « toi, t'as une vie dorée, tu ne fais pas grand-chose ». Mais des fois, dans l'entre-saison où on jouait encore au football et déjà au hockey, il m'est arrivé d'aller avec Le Chaux-de-Fonds pour un match de football à Berne, et de repartir le même jour dans une bagnole qui m'attendait - je n'ai jamais eu le permis, comme mon fils Denis - pour disputer au hockey le Championnat de France à Besançon ou à Strasbourg comme entraîneur-joueur !

Et puis vous avez pratiqué le tennis...

¹² Trois titres de champion suisse entre 1954 et 1964, six fois vainqueur de la Coupe suisse entre 1948 et 1961.

Oh, j'ai un peu joué, après ma carrière de hockey, mais je n'ai jamais pris la licence. J'ai surtout pratiqué en Thaïlande, où j'ai pas mal séjourné en hiver depuis ma retraite. J'ai fait des tournois de vétérans et j'ai même battu le vice-champion des Indes de double, dans la catégorie des 75-80 ans ! Je ne vais pas dire son nom, des fois qu'il serait vexé... Il m'a invité chez lui en Inde. Je n'y suis pas allé. Il était très riche. Je me demande la tête qu'il aurait fait si en retour je l'avais accueilli dans mon petit deux-pièces... Regardez, ici je suis en photo à côté de Martina Hingis. Elle participait au tournoi féminin de Pattaya, inscrit dans le circuit féminin mondial. Comment je l'ai rencontrée ? Un jour, devant le court où je jouais, je vois arriver une grosse bagnole. Martina Hingis en sort, avec sa mère et deux entraîneurs. J'étais avec deux ou trois Suisses allemands qui lui ont dit en suisse allemand : « Demain on vient vous soutenir pour le match. » J'ai dit en français : « Mais moi-aussi, je viens vous soutenir. » Elle m'a souri : « Si même un Français vient me soutenir... » A quoi j'ai répondu : « Je ne suis pas Français, mais Romand ! » Et on a fait la photo. Martina Hingis n'a jamais gagné le tournoi de Pattaya, mais Patty Schnyder l'a remporté¹³.

Dans votre carrière sportive, vous n'avez jamais eu de problème à cause de votre couleur politique ?

A part à Saint-Imier dont je vous ai déjà raconté l'histoire¹⁴, peut-être qu'une ou deux fois oui. On ne m'a jamais dit en face qu'on ne m'engageait pas à cause de ça, mais je

¹³ En 2001.

¹⁴ Voir l'article du *Courrier* en annexe, pages 89 sq.

pense qu'à l'occasion, je n'ai pas été pris à cause de ma couleur politique. On m'a rapporté qu'un dirigeant avait dit : « De La Reussille ? Un communiste ? Jamais ! ». On me traitait de communiste, mais j'étais, et je suis encore, popiste. Le POP n'a jamais inscrit dans ses statuts la dictature du prolétariat, le but des « vrais » partis communistes. En général, je n'ai pas l'impression d'avoir eu de problème avec les comités de mes clubs, même avec les dirigeants très à droite, quand ils avaient appris à me connaître.

La vie du militant



Charles De La Reussille a milité pour le droit de vote des femmes. Cette photo a peut-être été prise lorsque le suffrage féminin a été accepté dans le canton de Neuchâtel en 1959. Il faudra attendre 1971 pour qu'il le soit au niveau fédéral.

Racontez-nous la vie politique à La Chaux-de-Fonds à la fin des années 1950, au moment de votre adhésion au POP...

Comme je vous l'ai dit, ma sympathie pour le POP, fondé quand j'avais sept ans, date de ma jeunesse, avant même que je parte en apprentissage à Bâle. Je voyais ces vieux militants qui me parlaient du temps de *La Lutte*, qu'ils vendaient sous le manteau du temps de l'interdiction du Parti communiste¹⁵, des tracts sur papier stencil qu'ils distribuaient. Tiens, je vous en raconte une. Un de ces gaillards avait été repéré par la police alors qu'il collait une affichette dans un recoin sombre vers le Conservatoire. Les policiers ont voulu le fouiller sur place. Mais le camarade leur a dit qu'ils ne pouvaient le faire qu'au poste. Il connaissait ses droits. Il avait juste eu le temps de glisser la colle et les tracts qui lui restaient dans son parapluie. Emmené au poste, il a mine de rien glissé son pépin dans le porte-manteaux à l'entrée. Les flics n'y ont vu que du feu et l'ont laissé partir. La meilleure, c'est qu'après avoir bien regardé si on ne le suivait pas, il a collé un de ces derniers tracts contre la façade du poste de police !

Quelles causes défendiez-vous en entrant au parti ?

Le droit de vote des femmes, les trois semaines de vacances pour tous et aussi la lutte pour l'indépendance des peuples colonisés. Le POP soutenait par exemple le Front

¹⁵ Après la votation cantonale d'avril 1937 puis l'interdiction fédérale de 1940.

de libération nationale algérien¹⁶, le Vietnam aussi¹⁷. Pour vous dire, il y avait des copains qui voulaient aller se battre là-bas. Les Vietnamiens avec qui nous avions des contacts trouvaient que notre travail de soutien était plus important ici. Bien plus tard, en visitant les tunnels de Cu Chi construits par le Vietcong pour infiltrer le sud du pays, je me suis rendu compte qu'ils étaient tellement étroits - pour les faire visiter aux touristes, les Vietnamiens les ont agrandis - que notre corpulence aurait posé un sérieux problème... Il valait mieux faire des collectes et distribuer des tracts pour la libération, ce qu'on a fait. Je me rappelle d'ailleurs que beaucoup de gens venaient à notre rencontre pour prendre nos tracts sur le Vietnam et donner une petite pièce. Si je m'en souviens, c'est parce que pour les signatures, d'habitude, il fallait plutôt leur courir après...

Avez-vous été candidat aux élections communales ?

J'ai manqué les premières élections cantonales en 1957 pour quelques mois. Je n'avais pas 20 ans. Mais j'ai été candidat aux élections communales de 1960. J'ai encore la liste. Je suis le dernier vivant dessus. Je n'ai pas été élu. En fait, je n'ai jamais siégé. Il faut dire que je l'ai cherché, parce qu'avec mon activité d'entraîneur et de joueur je n'aurais pas pu participer à la plupart des séances. Et je quittais des fois La Chaux-de-Fonds pour plusieurs mois. Pour la même raison, je n'ai pas eu de responsabilités dans les organes dirigeants du Parti suisse du travail, l'autre nom du POP, où

¹⁶ Après huit ans de conflit, l'indépendance de l'Algérie est proclamée en 1962.

¹⁷ La Guerre du Vietnam a duré de 1955 à 1975.

j'allais quand je le pouvais. J'aimais trop faire mon sport, c'était ma drogue. En 1988, j'ai failli devoir remplacer un élu, mais je me suis désisté.

Le plus important, ces années-là, c'était de militer pour le droit de vote des femmes. Regardez cette photo avec le slogan « L'égalité et la justice – OUI - au suffrage féminin ». C'était devant le secrétariat du POP qui se trouvait alors derrière le cinéma Corso, en face de la Halle en enchères où toute La Chaux-de-Fonds votait. Au niveau fédéral, le droit de vote des femmes avait encore une fois été refusé en 1959¹⁸, mais à Neuchâtel, nous avons refait la même année une initiative et elle a passé. Vaud a introduit le droit de vote des femmes tout de suite après l'échec fédéral. Et Genève a suivi l'année suivante.

C'est plus tard que le secrétariat du POP a déménagé à la rue du Versoix ?

C'est le propriétaire du Corso qui nous louait les locaux, mais il subissait des pressions pour résilier le bail. A sa mort, son fils ne s'est pas fait prier pour nous renvoyer. Le parti a alors racheté la petite maison de la rue du Versoix, le siège actuel. Le local du POP a remplacé une épicerie. Les membres du POP ont créé une coopérative pour ce rachat. Certains anciens avaient laissé de l'argent en héritage pour le parti. Même des patrons nous donnaient quelque chose lors de souscriptions. Pour certains, c'était sans doute une manière d'être bien vus, au cas où la Révolution arriverait jusqu'ici ! En quelque sorte, on vendait des indulgences... (il rit). On ne s'en rend plus compte aujourd'hui, mais quand,

¹⁸ Il ne sera accepté qu'en 1971.

pendant la guerre, les Soviétiques ont repris Vienne, des vieux camarades m'ont rapporté qu'ici on avait peur qu'ils passent tout outre. Donc pour notre local, on se méfiait d'une réaction antisoviétique. On se disait que si le POP était un jour interdit comme l'avait été le Parti communiste, et qu'on lui confisque ses biens, la maison pourrait au moins être sauvée. La coopérative propriétaire s'appelle du nom d'André Corswant¹⁹, en hommage au premier popiste élu à l'exécutif chaud-de-fonnier en 1948. Il y est resté, à la direction des Travaux publics, jusqu'à sa mort en 1964.

De quoi est-il mort ?

D'une terrible chute dans la région de Zermatt. En poussant un brin, on pourrait dire que c'est un peu à cause du Club alpin suisse, qui ne l'a jamais accepté comme membre du fait de sa couleur politique. S'il l'avait été, il aurait peut-être été sauvé par des compagnons de cordée. A son enterrement, il y avait un monde fou (Charles De La Reussille sort des photos). Du Corso à la Maison du peuple, un cortège monstre l'a suivi pour lui rendre hommage. Moi avec d'autres, je me suis occupé de déplacer les banderoles du local du parti jusqu'à la Maison du peuple où a eu lieu l'oraison funèbre officielle.

Quel souvenir gardez-vous d'André Corswant ?

C'était un type brillant. Encore aujourd'hui je me dis, sur des questions politiques : « Qu'en penserait André ? » (Charles De La Reussille ne peut retenir une larme). Il était habile politicien, mais très démocrate. Dans les discussions,

¹⁹ 1910-1964.

il laissait toujours parler les autres camarades et ne donnait son avis qu'à la fin. Il était très respectueux du jeu démocratique et même des formes. Après une séance du Grand Conseil, les camarades députés rentraient tous au local en cravate. Et nous, les quelques jeunes qui étions là, on n'en avait pas. On leur disait : « Vous saurez, si on est élu, on viendra sans cravate. » André, qui était sur le point de partir, a finalement dit dans l'encoignure de la porte : « D'accord, faites comme vous le voulez, mais au moins à mon enterrement mettez une cravate. » Trois semaines après, il s'est tué en montagne ! Pour la cérémonie, j'en ai acheté une, de cravate, à l'Uniprix. Je n'en ai plus jamais porté, jusqu'au mariage de mon fils aîné José.

Quels étaient les objectifs du POP à cette époque-là ?

Améliorer le sort des travailleurs bien sûr. Vous vous souvenez du docteur Dubois ? Le médecin chaud-de-fonnier qui avait dénoncé en 1958 déjà le danger de produits toxiques utilisés sans précaution au travail par de nombreuses ouvrières et ouvriers. Son enquête avait fait du bruit. Parmi d'autres, un de mes grands-pères est mort jeune, probablement d'une intoxication avec un de ces produits. Jean-Pierre Dubois a ensuite été le premier conseiller national élu sur la liste du POP, en 1967. Il n'était alors que sympathisant, avant d'adhérer au parti sur le tard. Dans ces années d'après-guerre, le but du parti était d'arriver à une société socialiste. Je me souviens d'un copain qui n'a jamais accepté de devenir cadre dans son entreprise. Il ne l'aurait fait que si elle avait été autogérée. Plusieurs camarades ne voulaient pas devenir chefs. Ils préféraient rester ouvriers.

Quelle était la réaction des patrons ?

Ils proposaient des promotions à certains, même proches du parti. Je me souviens d'un copain qui a finalement accepté. Le patron l'a convoqué dans son bureau pour lui signifier que, du coup, il fallait qu'il arrête d'aller boire un verre et discuter de politique le vendredi après le travail. Il n'a plus partagé l'apéro avec ses camarades d'usine.

La Chaux-de-Fonds était déjà et depuis longtemps à majorité de gauche, quelles étaient les relations avec les partis de droite ?

Pour vous dire, ils étaient contre les trois semaines de vacances pour tous. Nous avons lancé une initiative pour ancrer ce droit dans la loi. Les bourgeois n'en voulaient pas. Eux souhaitaient que tout cela soit négocié dans le cadre des conventions collectives. La première fois, ils ont présenté un contre-projet pour que seuls les plus de 45 ans aient ces trois semaines. On a raté le coche cette fois-là. C'est au troisième essai, cette fois par le biais d'une initiative qui rassemblait toute la gauche - les socialistes nous avaient rejoints - que le Grand Conseil neuchâtelois a enfin voté ces trois semaines de vacances. Cela n'a été possible que grâce au soutien de radicaux de gauche, Me Maurice Favre et d'autres. Il n'y a même pas eu de vote.

Même après les purges staliniennes, la mise au pas de la Hongrie en 1956, puis celle de la Tchécoslovaquie en 1968, servait-on toujours de la vodka au local du POP, comme on l'a prétendu?

Je vous dirais franchement qu'on n'a jamais bu beaucoup d'alcool au POP, à part de la bière. Même les quelques prosoviétiques ne réclamaient pas de la vodka ! Charles Roulet, qui a succédé à André Corswant comme représentant du POP au Conseil communal, ne supportait pas qu'on le traite de communiste. On n'était pas aligné sur l'Union soviétique. Le POP a toujours proclamé que c'était au peuple suisse de décider quel système politique il voulait. Il y a certes eu des invitations à aller en Union soviétique, pas que pour le POP d'ailleurs. Tiens, Louis Sidler, qui était allé en délégation en URSS plusieurs fois, m'a raconté qu'un camarade, un de ceux qui aurait hurlé à La Chaux-de-Fonds sur les cinglés qui roulaient vite, ne trouvait pas anormal de rouler à tombeau ouvert en voiture d'invités à Moscou ! Bon, sur des voies réservées, que ne pouvait utiliser le peuple. Moi je n'étais pas intéressé par ces voyages.

En retour, nous avons reçu des délégations d'Union soviétique ou d'autres pays de l'Est. On leur a fait des torrées, on est allé au Saut-du-Doubs. Une fois, aux Brenets, j'ai demandé aux douaniers que je connaissais des deux côtés si nous pouvions aller avec eux sur quelques centaines de mètres en France, juste pour le plaisir. Mais quand un des Soviétiques que j'accompagnais a remarqué que les panneaux de signalisation avaient changé, ils ont tourné les talons pour revenir en Suisse. Ils avaient peur qu'en cas de contrôle sur territoire français on les emmerde au retour en Union soviétique...

A propos de Chine, nous nous sommes laissé dire que vous aviez été exclu du parti parce que vous étiez maoïste, avant d'être réhabilité...

Oui, j'ai été carrément exclu, en 1966. J'étais du groupe Octobre, marxiste-léniniste. Mais les gens nous qualifiaient de Prochinois, ce qu'on n'acceptait pas. Cela dit, j'ai encore ici le petit livre rouge de Mao. Je vous le prête si vous voulez et vous me direz ce qui est faux ! Par rapport à l'Union soviétique, il y avait aussi ce différend avec la Chine que l'on avait en tête, sur des territoires en Sibérie pris à l'époque des tsars. Dans les défilés contre la guerre du Vietnam, on criait « victoire du peuple vietnamien », tandis que d'autres lançaient « paix au Vietnam ». Pour nous, c'était implicitement ouvrir la porte à un compromis avec les Américains sans libérer totalement le Vietnam. On les traitait presque de collabos. En Chine, la Révolution culturelle battait son plein. Nous, marxistes-léninistes jugés prochinois, on avait envie de faire passer nos idées. On exagérait sans doute dans certaines choses. Mais quelque part, les critiques du parti nous donnait une visibilité. Tout cela s'est effiloqué lorsque la veuve de Mao, de la Bande des quatre, a été mise de côté²⁰. Elle voulait poursuivre la révolution socialiste et s'opposait à l'ouverture à l'économie de marché inégalitaire qui se dessinait avec Liu Chao Chi et sa bande. Finalement j'ai été réintégré au POP. En 1979 je crois. Et j'en suis même devenu le permanent, avec ma camarade Manu Chenal qui partageait avec moi le secrétariat et la collaboration du journaliste à *La Voix Ouvrière* Gérard Berger.

Longtemps ?

Dix-sept ans il me semble, en tout cas en continu de 1982 à 1992, avec un petit salaire correspondant aux moyens du

²⁰ En 1976.

parti. C'était un temps partiel, complété au début par ce que je gagnais à l'Union ouvrière pour les déclarations d'impôts. Etre au coeur du POP, c'était formidable, même s'il y a eu des problèmes et des situations difficiles. Je faisais du travail social. Je me souviens avoir gagné une procédure qui a permis à une femme au chômage, qui avait carrément été volée par son patron, de toucher 15'000 ou 20'000 francs d'indemnités. Une somme. Après les Trente Glorieuses, il y avait beaucoup de travailleurs désemparés qui se retrouvaient pour la première fois sur le carreau. C'était nouveau. Ils étaient mal organisés. Certains n'avaient même pas de caisse-chômage. Avec d'autres organisations - le PS, le POP, le PSO (Parti socialiste ouvrier), La Fédération libertaire des Montagnes, les partis communistes italien, espagnol, portugais, etc. - on a décidé de créer l'Association de défense des chômeurs, qui existe toujours.

A part ça, je préparais aussi les élections. Ça marchait bien. Au Locle, Frédéric Blaser était notre conseiller communal. Il était aussi secrétaire politique de notre parti pour le canton de Neuchâtel. Il aurait donné sa chemise pour le parti. Comme à La Chaux-de-Fonds, notre règlement voulait qu'un conseiller communal popiste ne garde que l'équivalent d'un salaire d'ouvrier qualifié, plus les impôts payés, et donne le reste au parti. Lorsque le POP a perdu pour un temps son conseiller communal au Locle, et qu'il manquait sa contribution d'une vingtaine de milliers de francs, on s'est dit qu'il fallait prendre des mesures. J'avais des vacances en retard et passablement d'heures à reprendre. C'est à ce moment que je suis parti à Haïti.

Séjours au pays des Tontons Macoutes



Charles De La Reussille, le messenger. Il amenait 300 dollars de dons à une école du bidonville haïtien de Cité Soleil soutenu par le Chaux-de-Fonnier Marc Muster. En hommage, les armoiries de la Ville de La Chaux-de-Fonds avaient été peintes sur le mur de l'école.

Voilà qui ouvre le volet de vos voyages. Que faisait un militant popiste à Haïti, à l'époque sous la dictature Duvalier?

Quand je suis allé la première fois à Haïti, ce n'était en tout cas pas par sympathie pour Duvalier, le fils, ce dictateur qui à la suite de son père « Papa Doc » emprisonnait les opposants à sa politique. A La Chaux-de-Fonds, j'avais rencontré un Haïtien que la tenancière d'un bistrot de campagne avait fait venir en Suisse. Il s'appelait Livio Rocher. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il était extraordinaire, ce Livio. Il racontait des histoires invraisemblables. Il ne comprenait par exemple pas qu'il était en Suisse. Il disait : « J'aimerais bien aller en Suisse. » On lui répondait : « Mais tu y es. » Il ne nous croyait qu'à moitié. Son esprit était toujours en Haïti. Une fois, avec le copain chaud-fonnier qui le voyait presque tous les jours, on l'a amené à la Bibliothèque. On lui a dit que là il pourrait s'inscrire et prendre tous les livres qu'il voulait, y compris sur Duvalier. Il nous a répondu : « Mais vous me prenez pour un demeuré ? Si je lis un livre qui parle de Duvalier et qu'un Tonton Macoute²¹ est caché dans la bibliothèque, j'irai en prison ! »

A cause de Livio, je me suis attaché à ce pays et à son histoire. Il faut se souvenir qu'Haïti a été la première République noire du monde qui a proclamé son indépendance, en 1804, chassant les Français. Ils ont voulu revenir, mais le corps expéditionnaire, bien sûr beaucoup mieux armé, a été décimé par la maladie dans les montagnes et dans des combats de guérilla où les Haïtiens se sont battus comme

²¹ La milice paramilitaire du dictateur.

des lions. Pour moi, je dois dire aussi que le climat à Haïti était agréable et que la vie n'était pas chère. J'y suis allé une dizaine de fois. J'ai même convaincu un copain au chômage de venir avec moi en lui disant que là-bas on vivait bien avec presque rien. Lui y est resté 8-10 ans. Il louait une petite case dans un bidonville pour 25 à 30 francs par mois.

Des souvenirs ?

Oh, plein... J'ai vécu de ces moments, vous ne vous rendez pas compte. Tiens, puisqu'on parle de Duvalier. Il avait l'habitude à certaines occasions de jeter des gourdes²² au peuple qui croulait sous la pauvreté. Je l'ai vu faire. Le soir après une de ses sorties, une grande fête a eu lieu sur la place Saint-Pierre à Pétionville, avec 4'000 à 5'000 personnes. Vers 1h du matin, le speaker a annoncé : « En l'honneur de notre président à vie Jean-Claude Duvalier, demain sera jour de congé ! » Un cri de joie comme je n'en ai jamais entendu l'a accueilli. En bon Suisse, la première fois, je me suis dit, merde, tout sera fermé, y compris les banques. Je devais justement changer des *travelers cheques*. Près de l'église Saint-Pierre - un endroit extraordinaire où les gens invoquaient Dieu en créole à propos de leur mauvaise récolte ou de la pluie qui ne venait pas ou au contraire inondait tout - j'avise la petite Banque du Canada, ouverte. Je me glisse et demande : « C'est ouvert ? » Une petite employée me répond : « Pourquoi ce ne serait pas ouvert ? » J'explique l'annonce de la veille. Elle se renseigne, et non, personne n'avait congé. C'était seulement ceux qui n'avaient pas de boulot qui avaient congé !

²² La monnaie haïtienne.

Le lendemain, il y avait autre chose, tout aussi fou. C'était comme ça à Haïti, sous cette dictature hallucinante, avec, pour le peuple, la foi pour seul refuge. Une fois je suis allé dans la montagne dans un village au-dessus de Pétionville où j'ai rencontré un curé français. C'était Noël et il m'a demandé si j'assisterais à la messe de minuit. Je lui ai dit qu'il se faisait tard et qu'on allait rentrer assez vite à cause des routes cabossées. Et j'ai ajouté que je n'étais pas croyant. Il m'a répondu en chuchotant : « Je vais vous dire, confidence pour confidence, moi non plus. Mais qu'est-ce qu'il resterait au peuple haïtien si on lui enlevait Dieu ? » Avant cela, je critiquais la religion dans mes discussions avec les Haïtiens. Après, je ne l'ai plus jamais fait.

Une autre chose m'a frappé. Lors d'un autre séjour, j'ai suivi les élections nationales après la chute de Duvalier, lorsque le curé Titi Aristide a été élu, avec 85% des voix je crois. Les gens qui votaient devaient tremper leur doigt dans l'encre rouge. Dans un bistrot pour Haïtiens aisés et touristes, les pauvres diables qui voulaient vendre une mangue ou une autre bricole, ou mendier, étaient habituellement chassés assez brutalement par le personnel. Une semaine après les élections, un vieux est entré dans le restaurant d'un pas assuré, son pouce rouge levé. Tout le monde était surpris et moi j'étais ému (la voix de Charles De La Reussille tressaille). Il voulait montrer que dorénavant les Haïtiens étaient égaux. Il y croyait, au vrai changement démocratique. Ce n'a malheureusement pas été le cas.

Il vous reste une petite histoire en lien avec La Chaux-de-Fonds, non ?

Oui, oui. Il fallait que j'amène des sous collectés par le Chaux-de-Fonnier Marc Muster, qui avant de le faire en Chine où il s'est installé, avait lancé une opération pour soutenir une école dans le grand bidonville de Cité Soleil à Port-au-Prince. J'amenais 300 dollars, je crois. La Ville de La Chaux-de-Fonds avait déjà contribué à cette école. Mais on ne savait pas vraiment si les dons arrivaient à destination. Du coup, notre conseiller communal popiste Alain Bringolf m'avait dit : « Puisque tu vas à Haïti, va donc voir si cette école existe vraiment. » Elle était dirigée par le Père Lano, je me souviens de son nom. Il est mort maintenant. C'est lui qui m'a ouvert la porte. Et derrière lui - j'ai des photos - il y avait une alignée d'enfants en uniformes de l'école qui m'ont fait un accueil comme si j'étais un grand bienfaiteur. J'ai bien dit au Père Lano que je n'étais qu'un messenger. Il m'a répondu : « Vous ne voulez quand même pas leur enlever ce plaisir ». Devinez ce qu'il y avait de peint sur la façade ? Les abeilles des armoiries de La Chaux-de-Fonds !

Vous avez plutôt bien vécu en Haïti...

Oh, je vivais avec pas grand-chose, mais je faisais ce que j'aimais : du foot, du tennis. Des fois j'allais aux combats de coqs. Au tennis, nous avions des ramasseurs de balles. Là-bas c'était normal. Moi, je n'étais pas chaud. Un prof de tennis m'a dit : « Si tu ne prends pas un ramasseur de balles, il n'aura pas d'argent pour son petit-déjeuner. » Ça posait des questions : est-ce que je ne le prends pas et le paie quand même, ou non ? Je jouais au tennis à l'hôtel « Doux Séjour »²³, où j'ai d'ailleurs déjeuné plusieurs fois avec un

²³ Peut-être a-t-il changé de nom. Sur internet le « Doux Séjour » actuel ressemble plutôt à un hôtel bas de gamme.

riche Chaux-de-Fonnier de passage, qui venait se reposer à Haïti après avoir été juge à des concours de chevaux à Miami. Il s'appelait Morf, mais j'ai peur de me tromper sur son prénom. L'ancien président américain Jimmy Carter a aussi séjourné dans cet hôtel, j'ai vu des photos de lui là-bas. Comme en Floride, je me déplaçais à pied, jusqu'au court. Pour moi, c'était un échauffement. Mais ce n'était pas bien vu à Haïti non plus. Les gens disaient que je passais dans des coins dangereux. On m'appelait « le vagabond blanc ». Parce qu'un « vrai » blanc n'allait jamais là à pieds.

J'allais aussi souvent voir des matchs. J'ai par exemple vu une finale de la coupe d'Haïti de football féminin. C'était entre les Tigresses et les Gladiatrices - pour lesquelles j'avais une carte de soutien - au stade de Port-au-Prince, devant 4'000 à 5'000 personnes. Je ne me souviens plus du résultat. Les Haïtiennes étaient très bonnes et le foot bien développé au niveau national. Vous savez, des équipes comme Grasshoppers et même Xamax sont venues jouer des matchs amicaux à Haïti. Pour ce match des Gladiatrices, j'avais payé un dollar l'entrée. On m'a invité à aller dans la tribune réservée aux personnalités. Duvalier n'était pas là, mais j'ai refusé quand même.

Vous voulez que je vous raconte encore une histoire ? En arrivant dans le petit hôtel de Pétionville où je logeais, je ne savais pas quoi inscrire comme profession sur la fiche d'arrivée. Alors j'ai mis retraité. Cela a titillé la curiosité des patrons de l'hôtel. Ils m'ont posé des questions, notamment sur ce que j'avais fait en Suisse. « Ah, vous connaissez l'horlogerie ? », m'ont-t-il dit. « On aimerait ouvrir un magasin

et ce serait bien d'avoir quelqu'un qui répare et fait des démonstrations. » Le couple voulait m'engager, avec un bon salaire, pour me mettre en devanture avec le *micros*²⁴ sur l'œil ou le front. Comme j'avais été champion suisse au foot avec mes petits gars de La Chaux-de-Fonds, on voulait aussi m'engager comme coach, à condition que je sois derrière l'entraîneur haïtien. Mais je suis rentré à La Chaux-de-Fonds.

De retour, aviez-vous besoin de travail ?

Des fois dans la vie, t'as du *porreau*, de la chance, quoi, pour les jeunes qui ne comprendraient pas l'expression... De retour, je dois dire que je ne savais pas trop quoi faire. Le petit travail qu'on m'avait gardé au POP ne suffisait pas. J'ai vu une annonce de Feu-Vert²⁵ qui cherchait un éducateur et un veilleur de nuit pour son foyer d'accueil. En plus, c'était tout près de chez moi. Vu mon activité politique, je pensais que ma candidature serait balayée. Et elle était sur le point de l'être, ai-je appris plus tard. Sauf qu'une femme du Centre social protestant a plaidé ma cause au comité de fondation. Elle savait ce que j'avais fait au POP. J'ai finalement été engagé et j'ai passé à Feu-Vert huit années très intéressantes - mais pas faciles - jusqu'à l'âge de la vraie retraite. Comme veilleur, je travaillais de 22h30 jusqu'au matin. Quand j'étais de jour, je faisais l'animateur pour les pensionnaires : cartes, ping-pong, promenade, piscine, hockey sur glace. Je n'avais pas le diplôme. Tout le monde

²⁴ Loupe d'horloger.

²⁵ Fondation en faveur des adultes en difficultés sociales.

avait dû le faire, mais vu mon âge on m'en avait dispensé.
On me prenait un peu pour un père là-bas.

La Chine au temps de la Révolution culturelle



En 1971, un groupe de Chaux-de-Fonniers visite la Chine et pose devant la maison natale de Mao. On reconnaît, troisième depuis la gauche, le musicien Robert Faller ; puis, cinquième, l'instituteur Eric Vuilleumier ; et enfin, sous son chapeau de paille, Charles De La Reussille.

Pour revenir à vos voyages, à part Haïti, ils vous ont plutôt mené dans des pays « frères », non ?

C'est vrai que je m'intéressais plutôt aux pays qui vivaient leur révolution vers le socialisme. Ce qui m'attirait aussi, c'était de découvrir des pays spéciaux, rarement visités. A chaque fois, je tentais de me débrouiller pour obtenir un visa et y aller.

En Chine par exemple ?

La première fois, c'était en 1971, à la fin de la révolution culturelle, avant la visite historique de Nixon l'année suivante. C'était un voyage organisé par Connaissance de la Chine, une association active dans la région qui regroupait des amis de la Chine, des industriels et des artistes intéressés par ce grand pays en mutation, comme le musicien Robert Faller et sa femme. C'est devenu un ami. Il faut dire que nous avons eu le temps de discuter, puisque nous avons voyagé jusque là-bas en train avec le Transmandchourien, le Transsibérien depuis Irkoutsk jusqu'en en Chine si vous voulez. Combien de temps cela nous a pris ? Sept ou huit jours depuis Moscou. On a été retardé par des inondations. Mais ça, c'était en rentrant. Et puis il y avait aussi des combats entre Soviétiques et Chinois du côté du fleuve Amour. On l'a appris après.

Durant ce voyage, j'ai beaucoup appris sur la musique grâce à Robert Faller. Il me disait : « Une fois arrivés, tu me laisseras poser des questions sur le sort des musiciens. » Une rumeur courait en Europe que les Gardes rouges coupaient les mains ou les bras des musiciens qui jouaient des œuvres « bourgeoises » mal vues. On s'est renseigné. Ce

n'était pas vrai. Les Chinois disaient « couper », mais ça voulait dire interdire. Avec Robert Fallier et les autres, on est allé voir et écouter des opéras révolutionnaires. A l'Opéra de Pékin, on a entre autres vu *La fille aux cheveux blancs* et *La prise de la montagne du tigre*, si je ne me trompe pas sur le titre. Il semble que c'était des œuvres écrites par la dernière femme de Mao, Jiang Qing, une ancienne actrice.

Une anecdote : un soir, on est venu nous chercher en minibus. Sur la route de l'opéra, il y avait une masse de gens le long de la route qui nous applaudissaient. On ne savait pas pourquoi. En général à l'opéra, on avait droit au premier rang. Mais cette fois-ci, surprise, on était au deuxième. On a compris quand une délégation française est arrivée dans la salle avec l'ancien ministre Alain Peyrefitte²⁶ en tête ! Nous avons recroisé par hasard la délégation de Peyrefitte au gré de nos visites, comme à la Grande Muraille. A son retour, il a publié *Quand la Chine s'éveillera... le monde tremblera*, qui a fait sensation. J'ai échangé quelques mots avec lui. On a compris aussi qu'il avait eu ses informations en faisant à peu près le même tour que nous, en un peu moins long.

A l'hôtel qui nous était réservé, j'ai aussi discuté avec l'écrivaine Han Suyin, qui venait souvent en Chine, une grande admiratrice de Mao Tsé Toung, dit le Grand Timonier. On parlait de tout, un peu de politique, de la Chine bien sûr, dont elle défendait la révolution maoïste, mais aussi de la Suisse. Elle est d'ailleurs morte à Lausanne. Je

²⁶ Il est redevenu ministre ensuite.

me souviens de son mari, un Indien Sikh je crois, qui avait une prestance formidable. On se promenait ensemble dans les jardins, même si on ne se comprenait pas vraiment, avec mon anglais. Et la résidence du roi du Cambodge Norodom Sihanouk en exil n'était pas loin. En visitant la Cité interdite de Pékin, j'ai demandé si je pouvais rencontrer Pu Yi, le dernier empereur déchu, qui avait été chef de l'Etat fantoche du Mandchoukuo sous l'occupation japonaise. On disait qu'après être passé par les camps de rééducation, il y avait fini jardinier. Je ne savais pas qu'il était mort, mais j'ai pu rencontrer de ses copains de travail²⁷.

Qu'est-ce qui motivait votre groupe de visiteurs ?

Découvrir comment ce peuple immense vivait ce « grand bond en avant », comme disait Mao. A l'époque, c'était très difficile d'entrer en Chine. Plusieurs enseignants chauds-fonniers sont cependant allés là-bas comme volontaires dans des écoles, pour apprendre le français à des étudiants chinois. Notre groupe a pu voir beaucoup de choses, des hôpitaux, des écoles, des fabriques. Nous avons visité une usine d'horlogerie. Sur la façade, une banderole « Bienvenue à nos amis suisses » nous accueillait. Rappelez-vous que la Suisse a été un des premiers pays à reconnaître la Chine populaire de Mao. C'était très émouvant. Dans un atelier, j'ai demandé à l'interprète si je pouvais prendre un instant la place d'une ouvrière qui faisait de l'emboîtage. J'ai fait sensation en travaillant quelques pièces, devant une masse d'ouvriers-ouvrières de cette grosse usine de plus de

²⁷ Pu Yi est mort en 1967 d'un cancer. Sur internet, plusieurs sources confirment qu'il a travaillé comme jardinier, mais plutôt au jardin botanique de Pékin.

3000 employés. J'ai calculé que les ouvriers gagnaient 15 à 20 fois moins qu'en Suisse, mais c'était incomparable, le coût de la vie était totalement différent. De ce que j'ai vu, ils vivaient bien avec leur salaire, avec des logements près de l'usine, des cantines, des crèches, des installations sportives. J'ai visité une école que Mao avait fréquentée et la prison d'où je crois qu'il s'était évadé. J'ai même rencontré des survivants de la Longue Marche²⁸. A notre retour en Suisse, notre groupe a rencontré un journaliste de *L'Impartial*, pour des articles, dont un sur l'industrialisation de la Chine, avec un accent sur l'horlogerie, qui n'existait pas avant la Révolution de 1949.

Oui, notre voyage était organisé au millimètre et notre programme était chargé, mais on a quand même pu parler avec les gens de la rue. On créait même des attroupements. Une fois, dans un petit village, je suis sorti seul, à l'heure de la sieste, en principe sacrée en Chine. Les gens ont commencé à me suivre. Quand je me suis retourné au bout de la rue, il y avait au moins 100 personnes derrière moi ! A cette période, les Chinois voyaient des espions partout. Les paysans craignaient une invasion de parachutistes tombés du ciel pour faire la contre-révolution. C'est ce qu'on leur avait dit. Laissés seuls, on aurait pu recevoir des coups de pelles. Mais avec nos guides qui nous présentaient comme des amis de la Chine, l'accueil était chaleureux. Avant notre départ, nos hôtes nous ont invités pour un magnifique repas. Ça nous étonnait parce que c'était quatre-cinq jours avant. Un ou deux jours plus tard, nous avons eu un nouveau banquet, cette fois-ci pour fêter notre futur retour en Chine...

²⁸ 1934-1936.

Vous y êtes retourné ?

Oui, il y a 15-20 ans. Depuis la Thaïlande où je séjournais régulièrement, la Chine n'était pas loin. Mais ce n'était plus la même chose. Lors de mon premier voyage, la Chine prônait l'égalité entre tous. Il y avait l'image de la grande marmite dans laquelle tout le monde mettait tout, pour tout partager ensuite. Une partie des dirigeants du parti, dont Deng Xiao Ping²⁹, trouvaient eux qu'il n'était pas normal que même les paresseux se servent dans la marmite commune. C'était leur slogan et un premier pas vers le retour aux grandes inégalités. Aujourd'hui, la Chine, même dirigée par le parti communiste, fonctionne selon les mêmes lois de l'économie de marché que les pays capitalistes cloués au pili. Je ne suis plus allé à l'ambassade de Chine à Berne, où nous étions pourtant reçus comme des amis. On faisait même des matchs de basket.

Des historiens affirment que la Révolution culturelle en Chine, comme le stalinisme en Union soviétique, ont fait des millions de morts. On évoque aujourd'hui la répression contre les Ouïghours musulmans au Xinjiang. Qu'en pensez-vous ?

Je répète qu'on dit de la Chine que c'est un pays communiste, mais que ce n'est pas vrai. Dans tous ces pays, on disait construire le socialisme, avec le communisme comme but ultime, la mise en commun des biens pour un vrai partage entre tous. Il y a eu un début, mais le communisme n'a jamais existé réellement. Sur les millions de morts, c'est net qu'il y a eu des luttes que je qualifierais de classe qui ont fait

²⁹ Numéro 1 de la République populaire de Chine de 1978 à 1992.

beaucoup de dégâts, comme pendant la Révolution française. Dans le train au fin fond de l'Union soviétique, je me souviens avoir vu dans le wagon restaurant un homme qui tirait toujours sa manche sur la main. Il avait un numéro tatoué sur le poignet jusqu'au pouce. On m'a dit que c'était un ancien prisonnier des camps, et peut-être un vrai communiste pris dans les purges. Certains, même victimes de Staline, continuaient de lui vouer un culte. Ce n'est pas facile de connaître la vérité. Vraiment pas évident. Donald Trump disait récemment qu'il voulait soulever la question des Ouïghours devant je ne sais quelle instance internationale, mais regardez comment se sont conduits les colons en Amérique avec le massacre des Indiens. Vous vous souvenez de la chanson de Gabin, « Je sais, je sais » ? Il finit par dire qu'avec l'âge, ce qu'il sait, c'est qu'on ne sait jamais... Malgré tout, il ne faut pas baisser les bras pour lutter pour plus d'égalité dans ce monde. Et le savoir est une arme.

Le bonjour aux « Pays frères »



Lors de son premier voyage en Albanie, en 1987, Charles De La Reussille a tenu à se recueillir sur la tombe de Enver Hodja, dictateur pour beaucoup, résistant et garant de l'indépendance de son pays pour Charles De La Reussille.

A quel moment êtes-vous allé au Vietnam ?

Oh, j'y suis allé plusieurs fois, même en car depuis Bangkok. J'avais un copain qui était né là-bas et j'ai parfois voyagé avec lui. Son père suisse l'avait eu hors mariage avec une coiffeuse vietnamienne. L'ami redécouvrait timidement son pays natal. Mais une des premières fois que j'y suis allé, c'était depuis Kunming, en Chine. A la frontière, il y avait encore des traces des combats que s'étaient livrés les deux pays³⁰. La résistance des Vietnamiens a surpris les Chinois. Le Vietnam et la Chine étaient les meilleurs amis, mais aussi les meilleurs ennemis, comme me le disait le colonel Duong Hong Luc. Je viens de retrouver sa carte de visite. Je vous raconte ma rencontre avec lui ?

Bien sûr...

A Hanoï, je logeais dans un petit hôtel près de la cathédrale. La jeune fille de la maison parlait pas mal le français. C'est son grand-père qui le lui avait appris, le colonel. Il avait fait les deux guerres d'Indochine. Le journal *L'Humanité*, fondé par le socialiste Jean Jaurès, lui avait d'ailleurs consacré un article que j'aimerais bien retrouver. Il était distant avec moi, sans doute parce qu'il me prenait pour un de ces anciens militaires français qui revenaient en visite. Il m'a conseillé d'aller visiter le pont Dumer que les Américains n'ont jamais pu faire sauter, le mausolée de Ho Chi Minh et le Musée de la révolution. J'y suis allé, et là, sur quoi je tombe au début de l'expo ? Un exemplaire de *La Voix Ouvrière* sur la lutte des Vietnamiens, un numéro que

³⁰ En 1979, après l'intervention vietnamienne au Cambodge pour chasser les Khmers Rouges protégés par la Chine.

j'avais vendu à La Chaux-de-Fonds ! Quand j'ai raconté ça au colonel, il m'a sauté dans les bras en m'appelant « camarade ». J'ai ensuite eu de longues discussions avec lui. On a par exemple parlé des ambulances offertes au Vietnam par le Secours rouge français. Les simples soldats vietnamiens, les *bodoï* comme on les appelait, avaient de la peine à comprendre que des Français les aident. On leur a expliqué qu'il y avait aussi en France un parti communiste et un mouvement anticolonialiste qui les soutenaient, et ça, ça les a gonflés à bloc. On a bien sûr aussi parlé de Ho Chi Minh, qui avait travaillé et fait des études en France. Le grand-père m'a raconté que lui aussi était né dans une famille de quasi mandarins et qu'il avait fréquenté l'école française. Il a adhéré au parti communiste quand il s'est rendu compte que lui, Vietnamien dans son pays occupé par les Français, n'avait même pas le droit de vote.

Vous êtes aussi allé au sud du pays, autrefois allié aux Américains ?

La première fois que je suis allé à Saïgon, j'ai visité l'ancienne ambassade des Etats-Unis, d'où les derniers militaires et diplomates, et quelques Vietnamiens, se sont envolés en catastrophe lorsque le Sud a été libéré en 1975. Nous étions cinq ou six touristes. Je vous fais une confidence : à un moment, j'ai quitté le groupe pour aller embrasser le char d'assaut vietnamien qui, je crois, a défoncé les grilles de l'ambassade !

Allez, une dernière anecdote sur le Vietnam. A Saïgon, j'avais attrapé une saloperie aux yeux. J'ai pris un cyclo-pousse pour aller au seul centre médical où les étrangers

pouvaient se faire soigner. Là, la secrétaire m'a dit que je pouvais choisir entre un médecin français ou vietnamien. Quelle différence, j'ai demandé. La langue ? Non, le prix. J'ai crié au scandale, en disant que je croyais que la révolution avait été faite pour qu'au moins les gens aient le même salaire pour le même travail. J'allais partir furieux quand un médecin vietnamien qui m'avait entendu m'a tiré discrètement par la manche dans son cabinet. Il n'a pas voulu que je paie la consultation. Il n'y a que le médicament qu'il ne pouvait m'offrir parce que je devais l'acheter dehors à la pharmacie. Je me demande encore, s'il ne m'avait pas retenu, si j'aurais dû retourner penaud au même centre.

Vous êtes certainement allé à Cuba...

La première fois, c'était au début des années 1990 depuis Haïti, quand Aristide est devenu président. C'est sous son gouvernement qu'une ligne aérienne a été rouverte avec La Havane. J'étais du vol inaugural avec de riches Haïtiens – le vol était quand même dans les 700 dollars – qui avaient connu Cuba avant sa révolution. Il y avait aussi des jeunes curieux et quelques touristes, trois, si je me souviens bien. Dans les journaux haïtiens, la pub pour cette ligne rétablie soulignait que les Cubains ne tamponneraient pas les passeports des voyageurs. Pourquoi ? Parce qu'ils n'auraient plus pu entrer aux Etats-Unis à cause de l'embargo. Le message était destiné à ces riches Haïtiens qui avaient l'habitude de faire un saut à Miami pour leurs affaires et profiter de faire des achats. Moi au contraire, j'ai exigé d'avoir le timbre de Cuba sur mon passeport. Je pouvais me le permettre : comme Suisse je pouvais toujours aller aux Etats-Unis. Dans l'avion, la rumeur avait passé jusqu'à l'hôtesse

que j'étais sympathisant de la Révolution cubaine et d'un parti de gauche en Europe. Du coup, j'ai été invité dans la cabine de pilotage pour le café. De retour à mon siège, les passagers de l'avion m'ont dit : « On comprend mieux maintenant. Toi, t'es pour eux, même si tu vis comme nous. » Ce n'était quand même pas tout à fait vrai. Après, ces compagnons de voyage m'ont invité dans leurs belles propriétés. Quelle équipe, ces Haïtiens !

Je dois dire qu'à Cuba j'ai constaté un énorme progrès par rapport à Haïti. Le système médical, l'école pour tous, cela faisait un gros contraste. Mais c'est net que les très riches étaient mieux à Haïti. C'est ça qui est terrible. A La Havane, j'ai fait des sorties avec des étudiants haïtiens réfugiés à Cuba. Je les voyais rôder autour de l'hôtel où on était logés. Ils avaient appris par la presse l'arrivée de l'avion inaugural de Port-au-Prince et se faisait passer pour des journalistes. Je suis sorti pour discuter avec eux, d'autant plus qu'ils parlaient français. Après, ils venaient me chercher pour visiter des usines, des hôpitaux, des CDR de quartier, les comités de défense de la Révolution. On est aussi sorti le soir avec des copains marins. On a fait la fête dans une salle de danse avec des femmes magnifiques, métisses noires avec du sang asiatique, descendants d'ouvriers agricoles venus remplacer les esclaves après l'abolition de la traite des Noirs. C'était au Tropicana³¹, je me souviens du nom.

³¹ Le club existe toujours.

Vous vous êtes aussi rendu en Albanie, pays isolé du monde jusqu'à la chute de son régime communiste en 1991. Racontez-nous...

C'était en 1987. Je m'en souviens parce que c'était l'année de mes 50 ans. J'avais enfin reçu le visa. Avec des copains, cela faisait des années qu'on essayait de l'obtenir. L'Albanie était un pays très fermé. Tout à coup j'ai reçu ce visa - enfin on l'a reçu à l'aéroport de Budapest des mains d'un agent en civil bizarrement habillé, avec un petit sac. J'ai dû renoncer à un voyage de contemporains prévu pour sauter sur cette occasion. On était six ou sept étrangers à prendre le vol Budapest - Tirana, un des rares à relier une ou deux fois par semaine l'Albanie au monde, à part une liaison avec la Chine, qui soutenait alors l'Albanie. En atterrissant à Tirana, j'avais l'impression d'arriver à l'aéroport des Eplatures, avec des oliviers à la place des sapins !

Je suis resté un ou deux mois. Je suis allé deux fois en Albanie. J'ai pu visiter Tirana, des usines, les différentes régions, bords de mer et montagnes. De ce que j'ai pu voir, il y avait une bonne organisation civile, par arrondissements. Les gens modestes vivaient bien mieux qu'à Haïti. Faute de bonnes voies de communication, en montagne, les gens mangeaient plutôt de la viande et sur les côtes du poisson. Les déplacements à l'intérieur du pays prenaient un temps fou, avec des routes sinueuses, caillouteuses, et en très mauvais état. On faisait 150 km par jour, pas plus. On s'arrêtait dans des villages perdus. Le soir, après le repas, on me présentait des anciens partisans et on dansait en se tenant par les épaules en chantant des chants révolution-

naires. Avec ses montagnes et son héros national Skanderberg³², qui ressemble à certains égards à notre Guillaume Tell, l'Albanie avait quelque chose de la Suisse, fière de son indépendance. A un vieux comme moi, cela fait penser aux années 1940-1950 dans notre pays.

A Tirana, j'ai eu la surprise de constater en entrant dans une église qu'elle avait été transformée en terrain de basket couvert. La religion était interdite. Une fois, des gamins m'ont montré leur cou, ou fait signe de me le couper je ne sais pas, quand ils ont vu que je portais un pendentif. Ils devaient penser que je portais une croix chrétienne. Mais c'était un médaillon avec mon groupe sanguin ! Très peu d'Albanais étaient allés à l'étranger. C'était difficile pour moi de me faire comprendre, même si à l'école les enfants apprenaient tous une langue étrangère, que ce soit le russe, l'allemand, l'italien, le chinois, l'anglais ou le français, même dans les villages perdus. Il y avait des gamins partout. Je crois que l'Albanie comptait un million d'habitants à la fin de la guerre. Quand j'y étais, ils étaient près de trois millions, un pays donc très jeune. Les étrangers étaient tellement rares que les enfants s'attroupaient autour de nous. Une fois, un de ces gamins m'a crié « bonjour », sans savoir que je parlais le français. Je lui ai demandé comment il l'avait appris. Il m'a conduit vers son instituteur qui habitait tout près, qui m'a accueilli sur le pas de la porte de sa petite maison. Il parlait bien le français. Quand je lui ai demandé où lui l'avait appris, il m'a répondu : à Tirana. Il n'était bien sûr jamais sorti d'Albanie.

³² Il a libéré au 15^e siècle les Albanais du joug ottoman.

Vous nous avez dit avoir fleuri la tombe du dictateur Enver Hodja...

Pour moi, ce n'était pas un dictateur, mais un ancien résistant et le secrétaire politique respecté de la République populaire d'Albanie. C'est sous son autorité que le pays a réussi à maintenir son indépendance, contre la Yougoslavie qui voulait l'annexer. Un jour, j'ai dit : « Je ne peux pas quitter Tirana sans être allé sur la tombe d'Enver Hodja ! » Cinq minutes après, une voiture officielle était là. Mon guide était médecin et prenait sur ses vacances pour guider les quelques visiteurs étrangers. Il était formidable, un véritable ami. Ah, ça m'énerve, je ne me souviens plus de son nom. J'ai le cerveau qui commence à faire de la chaise longue, moi !

Enver Hodja était enterré dans les montagnes au-dessus de Tirana, dans le cimetière des partisans. Sous la direction de son Parti du travail – le même nom que nous au niveau suisse et à Genève - l'Albanie est quand même le seul pays à s'être libéré des fascistes allemands et italiens, sans l'aide de troupes étrangères sur son territoire. Toujours cette volonté d'indépendance. Les Albanais détestaient les fascistes italiens. Mais d'anciens soldats italiens n'ont pas voulu rentrer ou ont déserté et sont restés. Je suis allé manger la pizza dans le petit bistrot de l'un d'eux. Il était à fond pour le « Pays des aigles »³³.

³³ L'emblème du pays est un aigle noir à deux têtes sur fond rouge hérité du sceau de Gjergj Kastriot Skanderbeg, un Albanais du XV^e siècle, meneur de la révolte contre l'Empire ottoman qui conduisit à une période d'indépendance.

Bref, quand je suis arrivé sur la tombe d'Enver Hodja, deux soldats étaient au repos à l'ombre. Avec mon chauffeur, j'avais cueilli des fleurs avant d'arriver. Les gardes qui somnolaient dans le coin sont rapidement venus présenter les armes pendant que je déposais mon bouquet. Regardez la photo là, toutes ces tombes de héros étaient bien entretenues. Les jeunes pionniers les nettoyaient pendant leur jour de congé. Moi qui suis très attaché à l'idée d'égalité, j'ai eu l'impression qu'elle était concrète en Albanie. Tout s'est écroulé après. Ils ont déterré Enver Hodja, les salauds ! (Charles De La Reussille sourit mi-figue, mi-raisin). J'ai appris quelques mots là-bas chez eux, que je ressors de temps en temps aux Albanais que je rencontre ici. Ça leur fait plaisir et certains m'ont invité. J'en ai dépatouillé plusieurs au niveau fiscal.

La vraie retraite



Charles De La Reussille pratique le tennis depuis longtemps. Un jour en Thaïlande, Martina Hingis, qui participait au tournoi du circuit mondial féminin de Pattaya, est venue s'entraîner dans le même club que notre Chaux-de-Fonnier.

A 83 ans, vous ne voyagez plus autant, cela vous manque-t-il ?

Je suis encore allé en Thaïlande en décembre dernier, mais c'est vrai que je voyage moins. Les copains ont bientôt tous disparu, ou ne voyagent plus. Avant, on passait deux-trois mois en Australie, en Nouvelle-Zélande. Ou en Inde. Ah, le Rajasthan... Je suis aussi allé plusieurs fois en Israël et dans les territoires occupés de Palestine. En Afrique aussi : au Sénégal, Togo, Haute-Volta. Je pourrais vous en raconter encore. Juste une petite histoire sur la Haute-Volta. J'avais besoin d'un visa et je l'ai eu. Mais pendant la nuit, le pays avait changé de nom. Venant du Togo par la route, j'ai quand même passé la douane sans problème pour entrer au Burkina Faso !

Mais, regardez, je suis encore en forme. Ces temps-ci, quand il ne pleut pas, je joue volontiers au tennis au club de La Chaux-de-Fonds, avec mes vieux copains et ma compagne de longue date, Claudine. Cela dit, ce n'est pas impossible que je retourne en Thaïlande cette année, si c'est faisable avec le coronavirus.

Aujourd'hui vraiment retraité, quel regard portez-vous sur votre ville de La Chaux-de-Fonds ?

D'abord, j'aimerais bien ajouter Le Locle, ville à laquelle je suis aussi très attaché et où je me promène comme à La Chaux-de-Fonds. Ce sont les villes des Montagnes et je les aime. Quand je m'y balade, je tombe souvent sur des gens à qui je lance un « salut camarade ! » jovial, même à certains libéraux. On se connaît depuis tellement d'années. Je suis aussi très attaché aux Reussilles, la terre de mes ancêtres,

commune fusionnée avec Tramelan. J'y avais un petit cousin qui m'avait retrouvé parce qu'il habitait près de la patinoire où j'étais entraîneur, Pierre-André Mailler, dernier descendant de sa branche, à ma connaissance, du David qui est mort à 100 ans moins trois mois. Et je suis attaché à la Suisse. Il n'y a rien à faire : à l'étranger, on se sent suisse. Dans les tournois de tennis vétérans en Thaïlande, j'enfilais mon maillot rouge à croix blanche. Une fois, deux ou trois amis suisses-allemands m'ont averti : « Il est interdit de perdre avec le maillot suisse ! » Comme justement j'allais être éliminé, j'ai demandé une pause à l'arbitre pour aller aux toilettes, où j'ai changé de maillot pour en mettre un neutre... Mais je ne suis pas si nationaliste ! Un jour, il manquait un joueur à l'équipe de Singapour. Je l'ai remplacé au pied levé, en revêtant le maillot de Singapour ! Après le match, les gars me l'ont donné. Je l'ai toujours (il cherche les deux maillots).

Y a-t-il une chose que vous feriez différemment si vous pouviez revenir en arrière ?

Quand j'étais jeune, j'avais de la peine à me lier avec les gens qui fuyaient les régimes dits socialistes. Il y avait un réfugié d'un pays de l'Est qui venait au POP, Vlado il s'appelait. Je ne me sentais pas pour faire copain-copain avec ces réfugiés de l'Est. Là-dessus, j'ai complètement changé d'avis. Avec ce Vlado et d'autres, nous avons fondé l'Association de défense des chômeurs. On évolue. Malheureusement, la plupart de ces anciens militants sont morts aujourd'hui. Non, je n'ai pas de regrets. Sauf qu'on n'a pas réussi à changer le monde. Un tas de gens vivent toujours dans la misère.

Suivez-vous la vie sportive de vos petits-enfants ?

Ah oui, c'est toujours ma drogue ! J'ai quatre petits-enfants. Delphine est la première fille de ma branche familiale depuis 1888 ! Infirmière combattive, elle a plutôt la fibre musicale. Elle joue du violon à l'Orchestre de chambre de La Chaux-de-Fonds. Mon petit-fils Nicolas a fait du foot en junior. Il est adepte du vélo de descente et pratique aussi le golf. Les deux derniers, Théo et Evan, font du hockey. Ils sont encore juniors au HCC. Je vais les voir chaque fois qu'ils jouent. Ils ne sont pas des grandes vedettes, mais ils se démerdent bien. Je suis toujours supporter du HCC comme du FCC. Et de l'Etoile bien sûr.

A qui léguerez-vous vos archives personnelles ?

Je n'en sais rien. Je ne sais pas qui cela intéresse parmi mes descendants. Moi je suis un peu un « piquet tordu », à cause de l'arrière-grand-maman Amanda et de mes ancêtres. La famille, c'est sacré. A mon fils José, j'ai donné le portrait du David mort à cent ans moins trois mois. Denis héritera du vase des 50 ans de mariage d'Amanda (sur une photo avec Amanda, le vase paraît très imposant).

Et vos archives politiques ?

Il me semble que celles du POP ont été données à la Bibliothèque. Moi, j'ai les miennes. Je sais que j'ai par exemple une photo - que je ne retrouve malheureusement plus - où l'on voit Jules Humbert-Droz³⁴ qui fait un discours, après que l'armée a tiré sur une foule de manifestants

³⁴ 1891-1971. Né à La Chaux-de-Fonds, fondateur du Parti communiste suisse, secrétaire de l'Internationale communiste à Moscou dans les années 1920-

antifascistes à Genève en 1932. Il y avait eu 13 morts. Les socialistes n'évoquent guère le temps où Jules Humbert-Droz était communiste. Plus tard, les anciens communistes lui en ont voulu d'avoir rejoint le Parti socialiste. Le POP m'envoyait moi aux réunions où il représentait le PS, comme par exemple aux comités contre le nucléaire. A la fin d'une de ces séances, j'ai demandé à Jules Humbert-Droz comment était Lénine, qu'il avait côtoyé. Il m'a raconté ceci : une fois, après une réunion à Moscou, alors qu'il traversait la Place Rouge, ou peut-être était-ce une autre, en hiver, Lénine l'a rattrapé et lui a demandé - en allemand parce qu'il ne parlait pas français - si la vie n'était pas trop dure pour lui à Moscou, s'il avait assez à manger, s'il était bien chauffé. Lénine préparait encore la révolution mondiale et il se préoccupait de comment vivait Jules Humbert-Droz et sa famille...

Je reviens à mes archives, que j'ai un peu partout dans mon petit appartement et qu'il faudrait que je classe mieux. Des vieux copains m'en ont donné, comme Fritz Moser³⁵, ancien conseiller général du Parti communiste d'avant-guerre à La Chaux-de-Fonds, qui a entendu la conférence de Lénine à La Chaux-de-Fonds en 1917 et dont j'ai parlé avec vous pour un article³⁶, mais aussi celles de William Evard et Christian Gerber, et peut-être d'autres. Du coup, j'ai quelques archives du Parti communiste, que j'ai aussi eues d'un ancien. Par exemple, le bail à loyer du local qu'une

1930, exclu du parti par Staline, secrétaire du Parti socialiste suisse après la Deuxième Guerre mondiale.

³⁵ 1890-1977.

³⁶ Publié par *ArclInfo* le 21 mars 2017, article reproduit en annexe, pages 81 sq.

propriétaire sympa louait au PC d'alors à la rue de la Ronde. Combien coûtait le loyer ? Trente francs par mois.

Etes-vous fier de votre fils Denis, le seul popiste neuchâtelois à avoir été, non seulement élu mais réélu en 2019 conseiller national à Berne ?

Je vais vous dire franchement que je n'ai jamais été pour le culte de la personnalité. Je suis fier de toute ma famille, de mes fils comme de mes petits-enfants. Si j'ai des cheveux blancs, ce n'est en tout cas pas à cause de mon fils aîné José, qui a fait carrière dans l'enseignement. Bon élève et autonome, il m'a toujours surpris. Il recevait des petits sous pour ses résultats de tous ses grands-parents, tantes et oncles. Econome, il a passé son permis à 18 ans et acheté une voiture, celle de son grand-père, mon cher papa, qui lui avait fait un prix, sans rien me demander.

A propos de Denis, je me souviens avoir vu le secrétaire politique du parti Frédéric Blaser heureux d'avoir au Locle une bonne liste avant les élections, avec trois jeunes étudiants ou apprentis. Malheureusement, quelques semaines après ils avaient quitté la commune, à cause du travail ou des études. Du coup, le POP manquait de jeunes. A ce moment-là, Denis habitait avec moi à La Chaux-de-Fonds. Mais il jouait déjà au foot avec Le Locle Sports. Avec Bernard Challandes comme entraîneur³⁷, il a vécu l'ascension en ligue B. Ensuite Le FC Le Locle a été dirigé par Claude Zurcher et Francis Portner. Frédéric Blaser m'a glissé qu'en

³⁷ En 2020, Bernard Challandes entraîne l'équipe nationale de football du Kosovo.

sortant de l'entraînement, Denis serait plus vite au secrétariat du POP au Locle que de monter à celui de La Chaux-de-Fonds. J'ai demandé à mon gamin ce qu'il pensait d'aller au Locle. Il a d'abord déposé ses papiers chez le frère de Frédéric, Jean Blaser, et a été élu au Conseil général. Puis il s'est installé. Voilà le début de sa carrière au Locle, dont il a présidé en continu le Conseil communal pendant 16 ans, avant que la présidence ne devienne tournante. Il est de nouveau président cette année.

Il n'y a pas si longtemps, en Thaïlande, des copains genevois me présentaient en rigolant comme l'un des derniers communistes de Suisse, même si ce n'est pas vrai. « Son fils est même élu à Berne », racontaient-ils à des Français, qui n'en revenaient pas qu'en Suisse des communistes soient au Parlement et dans des exécutifs locaux. Ces Genevois oubliaient qu'ils avaient eux-aussi eu un maire communiste en 1979-80 puis en 1984-85, Roger Dafflon ! Aux Français, j'ai pu raconter qu'à la Fête de l'Huma, où j'ai croisé en son temps le secrétaire du PC français Georges Marchais, le Parti du travail suisse tenait un stand avec plusieurs *Vibrograf* pour faire ausculter les montres. Il y avait une de ces queues...

Une pensée enfin à propos de la réélection de Denis et des temps qui changent. Quand je vois le nombre de gens qui ont voté pour lui dans le bas du canton, où le POP est bien moins présent que dans le Haut, je me dis qu'aujourd'hui, nous les supposés communistes, on ne fait plus peur... Mais on continue à faire du très bon travail, avec les vrais partis de gauche et des femmes et des hommes d'avant-garde et de progrès !

Annexes

Articles de Robert Nussbaum sur
Charles De La Reussille

LA CHAUX-DE-FONDS Il y a 100 ans, un militant écoutait Vladimir Ilitch Oulianov au Cercle ouvrier de la rue du Premier-Mars. Portrait de ce témoin avec Charles de la Reussille.

Le camarade Fritz se souvient de Lénine

ROBERT NUSSBAUM

«Oh oui, Fritz Moser était très ému quand il racontait qu'il avait écouté Lénine à La Chaux-de-Fonds. Un peu comme un ancien joueur de football qui se souvient de son plus beau but...»

Ancien permanent du Parti ouvrier et populaire, et aussi entraîneur de foot et de hockey, Charles de la Reussille (le père de Denis) a recueilli les confidences de ce Fritz Moser, un militant de la première heure. Ses souvenirs, ainsi que quelques anecdotes sur les luttes ouvrières du 20^e siècle, éclairent d'un œil local la conférence, demain soir, célébrant le 100^e anniversaire de cette fameuse conférence du 18 mars 1917. Quelques mois avant la révolution bolchevique.

Personne n'aurait pu soupçonner

«Oui, Lénine en personne, si humble, que personne en ce temps-là, n'aurait pu soupçonner l'œuvre gigantesque que ce simple homme a préparée et qui allait avoir très bientôt l'occasion de l'entreprendre pour l'accomplir», a écrit Fritz Moser, dans un livre quasiment ronéotypé, que Charles de la Reussille chérit un peu comme une bible, du moment qu'il révèle l'action d'un ancien camarade. D'ailleurs, le bouquin s'appelle «Le camarade Fritz», tome I en l'occurrence.

Tout au long de sa vie, ce charpentier de métier s'est attaché à mettre en pratique l'organisation ouvrière que prônait alors Lénine.

Que venait faire Lénine à La Chaux-de-Fonds? Parler de la Commune de Paris, l'insurrection libertaire de deux mois qui finit en semaine sanglante. Le Cercle ouvrier de la rue du Premier-Mars 15 – une autre révolution –, devenu le Cercle catholique qui a également disparu, célébrait le 40^e anniversaire de ces événements. Réfugié à Zurich, Lénine, que l'on appelait encore Vladimir Ilitch Oulianov, a fait sa causerie en allemand. C'était un dimanche après-midi.

Placé en Suisse alémanique

Fritz Moser savait l'allemand. Il était issu d'une famille pauvre du Val-de-Ruz



L'ancien permanent du POP Charles de la Reussille est heureux de présenter le portrait, peint par Aurèle Barraud, du militant Fritz Moser, qui a vu Lénine en 1917. LUCAS VUITEL

et avait été placé en Suisse alémanique, raconte Charles de la Reussille. Ce qu'il a retenu de la conférence? «Que les ouvriers devaient s'organiser pour être plus forts», a-t-il écrit. Dans «L'Impartial» du 10 avril 1957, 40 ans après l'événement, on lit que Lénine précisa à La Chaux-de-Fonds que «l'erreur des communistes fut de ne pas s'être emparé immédiatement des banques, du nœud de communications, etc. (...)». Il avait autour de lui des militants chaux-de-fonniers mais aussi des exilés allemands et russes et... des joueurs de jass! Dans une salle à côté, des députés socialistes

au Grand Conseil tenaient réunion. Ernest-Paul Graber, conseiller national socialiste de 1912 à 1943 et cofondateur du quotidien chaux-de-fonnier «La Sentinelle», est venu un moment «exalter en français la révolution communarde», rapporte encore «L'Impartial».

Café-auberge de tempérance

Fritz Moser apporte une précision anecdotique, mais savoureuse. On savait que Lénine avait probablement passé la nuit à La Chaux-de-Fonds. Le témoin affirme que c'était dans un café-auberge de

tempérance – ah, les ravages de l'alcool... – tenu par un certain Willy Sahli, un camarade hors parti qui pratiquait aussi l'agriculture. C'était à la rue du Parc 31, au coin du parc de l'Ouest et de la rue du Dr-Coullery (le médecin des pauvres qui avait fondé une section locale de l'Association internationale des travailleurs, créée à Londres entre autres par un certain Karl Marx).

Pour Lénine, c'est à ce moment que la petite histoire rejoint la grande. Ce serait à La Chaux-de-Fonds qu'il aurait reçu de sa femme Kroupskaia, restée à Zurich, le télégramme lui demandant de rentrer en Russie. Le tsar venait d'abdiquer. Vladimir Ilitch Oulianov a apparemment rejoint Pétrograd (Saint-Petersbourg) en traversant l'Allemagne en wagon plombé. Ernest-Paul Graber était invité au périple qui aboutira à la Révolution dite d'Octobre, comme Charles Naine, avocat-journaliste à «La Sentinelle». Mais ils n'ont pas été de l'aventure.

Invité à Moscou en 1961

Fritz Moser, lui, est allé à Moscou en 1961, invité comme vétéran du Parti du travail, l'autre nom du POP, au titre de témoin de cette conférence aux contours très historiques, rapporte Charles de la Reussille. Tout au long de sa vie, ce charpentier de métier, puis machiniste, s'est attaché à mettre en pratique l'organisation ouvrière que prônait alors Lénine (qui était membre du Parti socialiste suisse pendant son séjour helvétique). Aux élections communales de 1936, Fritz Moser est élu premier de la liste du Parti communiste, qui place cinq élus, comme au Locle, juste avant son interdiction dans le canton de Neuchâtel en 1937. Sous la bannière du POP fondé en 1944, il a été, à l'aune démocratique suisse, de tous les combats de l'époque, souvent sur son vélo de militant: les trois semaines de vacances, l'AVS, le droit de vote des femmes, l'objection de conscience, la guerre du Vietnam... Une autre de ses fiertés? D'avoir hissé le drapeau rouge au sommet de la Maison du peuple de La Chaux-de-Fonds, à la levure du bâtiment en 1923, raconte encore Charles de la Reussille. ☉

INFO

Lénine à La Chaux-de-Fonds: Un collectif de gauche a fait appel à l'historien genevois Marc Vuilleumier pour une conférence intitulée «18 mars, une commémoration ouvrière oubliée: la Commune de Paris (1871)», et sur la venue de Lénine à La Chaux-de-Fonds. Demain, 20h, brasserie de la Fontaine, 1^{er} étage. Entrée libre.

ArcInfo, 21 mars 2017

Il y a 100 ans, un militant écoutait Vladimir Ilitch Oulianov au Cercle ouvrier de la rue du Premier-Mars. Portrait de ce témoin avec Charles de la Reussille.

Ancien permanent du Parti ouvrier et populaire, et aussi entraîneur de foot et de hockey, Charles de la Reussille (le père de Denis) a recueilli les confidences de ce Fritz Moser, un militant de la première heure. Ses souvenirs, ainsi que quelques anecdotes sur les luttes ouvrières du 20^e siècle, éclairent d'un œil local la conférence, demain soir, célébrant le 100^e anniversaire de cette fameuse conférence du 18 mars 1917. Quelques mois avant la révolution bolchevique.

PERSONNE N'AURAIT PU SOUPÇONNER

« *Oui, Lénine en personne, si humble, que personne en ce temps-là, n'aurait pu soupçonner l'œuvre gigantesque que ce simple homme a préparée et qui allait avoir très bientôt l'occasion de l'entreprendre pour l'accomplir* », a écrit Fritz Moser, dans un livre quasiment ronéotypé, que Charles de la Reussille chérit un peu comme une bible, du moment qu'il révèle l'action d'un ancien camarade. D'ailleurs, le bouquin s'appelle « Le camarade Fritz », tome I en l'occurrence.

Que venait faire Lénine à La Chaux-de-Fonds ? Parler de la Commune de Paris, l'insurrection libertaire de deux mois qui finit en semaine sanglante. Le Cercle ouvrier de la rue du Premier-Mars 15 – une autre révolution –, devenu le Cercle catholique qui a également disparu, célébrait le 40^e anniversaire de ces événements. Réfugié à Zurich, Lénine, que l'on appelait encore Vladimir Ilitch Oulianov, a fait sa causerie en allemand. C'était un dimanche après-midi.

PLACE EN SUISSE ALEMANIQUE

Fritz Moser savait l'allemand. Il était issu d'une famille pauvre du Val-de-Ruz et avait été placé en Suisse alémanique, raconte Charles de la Reussille. Ce qu'il a retenu de la conférence ? « *Que les ouvriers devaient s'organiser pour être plus forts* », a-t-il écrit.

Dans « L'Impartial » du 10 avril 1957, 40 ans après l'événement, on lit que Lénine précisa à La Chaux-de-Fonds que « *l'erreur des communards fut de ne pas s'être emparé immédiatement des banques, du nœud de communications, etc. (...)* ». Il avait autour de lui des militants chaux-de-fonniers mais aussi des exilés allemands et russes et... des joueurs de jass ! Dans une salle à côté, des députés socialistes au Grand Conseil tenaient réunion. Ernest-Paul Graber, conseiller national socialiste de 1912 à 1943 et cofondateur du quotidien chaux-de-fonnier « La Sentinelle », est venu un moment «*exalter en français la révolution communarde*», rapporte encore « L'Impartial ».

CAFE-AUBERGE DE TEMPERANCE

Fritz Moser apporte une précision anecdotique, mais savoureuse. On savait que Lénine avait probablement passé la nuit à La Chaux-de-Fonds. Le témoin affirme que c'était dans un café-auberge de tempérance – ah, les ravages de l'alcool... – tenu par un certain Willy Sahli, un camarade hors parti qui pratiquait aussi l'agriculture. C'était à la rue du Parc 31, au coin du parc de l'Ouest et de la rue du Dr-Coullery (le médecin des pauvres qui avait fondé une section locale de l'Association internationale des travailleurs, créée à Londres entre autres par un certain Karl Marx).

Pour Lénine, c'est à ce moment que la petite histoire rejoint la grande. Ce serait à La Chaux-de-Fonds qu'il aurait reçu de sa femme Kroupskaïa, restée à Zurich, le télégramme lui demandant de rentrer en Russie. Le tsar venait d'abdiquer. Vladimir Ilitch Oulianov a apparemment rejoint Pétrograd (Saint-Pétersbourg) en traversant l'Allemagne en wagon plombé. Ernest-Paul Graber était invité au périple qui aboutira à la Révolution dite d'Octobre, comme Charles Naine, avocat-journaliste à « La Sentinelle ». Mais ils n'ont pas été de l'aventure.

INVITE A MOSCOU EN 1961

Fritz Moser, lui, est allé à Moscou en 1961, invité comme vétéran du Parti du travail, l'autre nom du POP, au titre de témoin de cette conférence aux contours très historiques, rapporte Charles de la Reussille. Tout au long de sa vie, ce charpentier de métier, puis machiniste, s'est attaché à mettre en pratique l'organisation ouvrière que prônait alors Lénine (qui était membre du Parti socialiste suisse pendant son séjour helvétique). Aux élections communales de 1936, Fritz Moser est élu premier de la liste du Parti communiste, qui place cinq élus, comme au Locle, juste avant son interdiction dans le canton de Neuchâtel en 1937. Sous la bannière du POP fondé en 1944, il a été, à l'aulne démocratique suisse, de tous les combats de l'époque, souvent sur son vélo de militant : les trois semaines de vacances, l'AVS, le droit de vote des femmes, l'objection de conscience, la guerre du Vietnam... Une autre de ses fiertés ? D'avoir hissé le drapeau rouge au sommet de la Maison du peuple de La Chaux-de-Fonds, à la levure du bâtiment en 1923, raconte encore Charles de la Reussille.

Article republié avec l'aimable autorisation d'*ArcInfo*

Souvenirs autour d'un «poilu»

ARMISTICE Le Chaux-de-Fonnier Charles de la Reussille raconte un pan de la Grande Guerre, vu de La Chaux-de-Fonds. A commencer par la mort d'un soldat de Charquemont, de l'autre côté du Doubs.

PAR ROBERT.NUSSBAUM@ARCIINFO.CH

« Je me souviens très bien que j'allais chaque année défilier et déposer des fleurs au pied du monument aux morts de Charquemont. Le nom du beau-frère de ma grand-mère y était. Il a été tué dans les derniers temps avant l'armistice de 1918 que l'on commémore aujourd'hui. » C'est en cherchant tout autre chose que le jeune octogénaire chaux-de-fonnier Charles de la Reussille est tombé sur des photos et des documents familiaux, dont certains datent de la Première Guerre mondiale. Sur l'une des photos, en noir, la tante Agathe (une grand-tante en fait) sur un portrait de famille après la mort au front de son mari. Les visages sont graves.

Il a dû sortir d'une tranchée trop vite et s'est fait tuer rapide.
CHARLES DE LA REUSSILLE À PROPOS DE SON GRAND-ONCLE MORT EN 1918

Notre témoin indirect (il est né en 1937) ne se souvient plus de l'âge de son «poilu» d'aïeul par alliance. Il s'appelait Erard, Léonide de son prénom sauf er-



Charles de la Reussille montre les photos de sa grand-mère Julia et de son grand-père Charles-Edouard, qui a vécu la Première Guerre mondiale à Charquemont, en France voisine. CHRISTIAN GALLEY

reur. « On savait que l'armistice allait être déclaré. Il a dû sortir d'une tranchée trop vite et s'est fait tuer rapide », raconte le descendant. Une chose est sûre : il n'a jamais vu son fils, né pendant qu'il était mobilisé. « Je sais qu'il avait déjà mis de côté de l'argent pour lui. »

Le corps n'est pas là

Aujourd'hui la seule trace de cet Henri Erard est l'inscription sur le monument aux morts de Charquemont. Le

corps? Charles de la Reussille ne sait pas s'il a été identifié, enterré dans un cimetière militaire ou pas. Mais il n'est pas enseveli dans le cimetière communal. Une partie des souvenirs de cette époque de guerre, Charles de la Reussille les tient de son grand-père, Charles-Edouard (il y a toujours un Charles dans la famille). De Tramelan, plus précisément des Reussilles dont est originaire la lignée suisse, cet horlo-

ger était venu dans la Métropole qu'était devenue La Chaux-de-Fonds.

Les lundis bleus, côté France

C'est ce grand-père qui a établi le lien avec Charquemont en France voisine. Pendant cette « Grande Guerre » de 1914-1918 qui a fait dix millions de morts, il avait été débouché par une fabrique d'horlogerie du plateau français, qui devait remplacer son personnel parti sous

les drapeaux. Charles-Edouard était chef. Et pour la petite histoire, son petit-fils glisse qu'il avait la réputation de suivre la tradition des lundis bleus, ces jours chômés d'après le dimanche qui était le seul jour de congé. « Avec pain, vin et saucisson », sourit Charles de la Reussille.

Le grand-père n'a pas l'air d'avoir eu des ennuis côté France pendant la guerre. Le front était loin mais les règles sévères. Suisse, l'horloger

Charles-Edouard portait un « carnet d'étranger » que nous montre le petit-fils. Celui-ci tenait lieu de sauf-conduit dans « la zone des armées ». Sur un autre document, le permis de séjour, le titulaire est prévenu qu'en cas d'infraction aux prescriptions, « il sera immédiatement arrêté sous prévention d'espionnage ».

Un autre petit Charles

A voir, sa rencontre du côté de Charquemont avec la grand-mère du Charles de la Reussille d'aujourd'hui, n'a pas été considérée comme de l'espionnage. La postière Julia Laurent a suivi son prétendant jusqu'à La Chaux-de-Fonds, pour accoucher d'un petit... Charles! Le papa de celui qui raconte ce pan d'histoire.

Après la Première Guerre mondiale, le grand-père a repris, à La Chaux-de-Fonds, un établissement public déjà historique, le café de Paris du début de la rue du Progrès, dont le petit-fils a encore du papier jauni à en-têtes. Puis deux autres bistrotiers aujourd'hui disparus (La Bonne Fontaine et le Tip Top). La famille a fait souche à La Chaux-de-Fonds, mais sans oublier la branche maternelle française de l'autre côté du Doubs. Des retrouvailles ont eu lieu dimanche, en particulier avec les deux cousins germains du dernier Charles, Léon et Raymond. Devant le monument aux morts.

ArcInfo, 12 novembre 2018

Photos et documents de famille sous le bras, l'octogénaire chaux-de-fonnier Charles de la Reussille raconte un pan de la Grande Guerre vu de La Chaux-de-Fonds. A commencer par la mort d'un poilu de Charquemont de l'autre côté du Doubs.

« Je me souviens très bien que j'allais chaque année défilier et déposer des fleurs au pied du monument aux morts de Charquemont. Le nom du beau-frère de ma grand-mère y était. Il a été tué dans les derniers temps avant l'armistice de 1918 que l'on commémore aujourd'hui. »

C'est en cherchant tout autre chose que le jeune octogénaire chaux-de-fonnier Charles de la Reussille est tombé sur des photos et des documents familiaux, dont certains datent de la Première Guerre mondiale. Sur l'une des photos, en noir, la « tante Agathe » (une grand-tante en fait) sur un portrait de famille après la mort au front de son mari. Les visages sont graves.

Notre témoin indirect (il est né en 1937) ne se souvient plus de l'âge de son « poilu » d'aïeul par alliance. Il s'appelait Erard, Gaston Léonide Henri de prénoms. « On savait que l'armistice allait être déclaré. Il a dû sortir d'une tranchée trop vite et s'est fait tuer raide », raconte le descendant. Une chose est sûre : il n'a jamais vu son fils, né pendant qu'il était mobilisé. « Je sais qu'il avait déjà mis de côté de l'argent pour lui. »

LE CORPS N'EST PAS LÀ

Aujourd'hui la seule trace de ce Gaston Léonide Henri Erard est l'inscription sur le monument aux morts de Charquemont. Le corps ? Charles de la Reussille ne sait pas s'il a été identifié, enterré dans un cimetière militaire ou pas. Mais il n'est pas enseveli dans le cimetière communal.

Une partie des souvenirs de cette époque de guerre, Charles de la Reussille les tient de son grand-père, Charles-Edouard (il y a toujours un Charles dans la famille). De Tramelan, plus précisément

des Reussilles dont est originaire la lignée suisse, cet horloger était venu dans la Métropole qu'était devenue La Chaux-de-Fonds.

LES LUNDIS BLEUS, COTE FRANCE

C'est ce grand-père qui a établi le lien avec Charquemont en France voisine. Pendant cette « Grande Guerre » de 1914-1918 qui a fait dix millions de morts, il avait été débauché par une fabrique d'horlogerie du plateau français, qui devait remplacer son personnel parti sous les drapeaux. Charles-Edouard était chef. Et pour la petite histoire, son petit-fils glisse qu'il avait la réputation de suivre la tradition des lundis bleus, ces jours chômés d'après le dimanche qui était le seul jour de congé. « Avec pain, vin et saucisson », sourit Charles de la Reussille.

Le grand-père n'a pas l'air d'avoir eu des ennuis côté France pendant la guerre. Le front était loin mais les règles sévères. Suisse, l'horloger Charles-Edouard portait un « carnet d'étranger » que nous montre le petit-fils. Celui-ci tenait lieu de sauf-conduit dans la « zone des armées ». Sur un autre document, le permis de séjour, le titulaire est prévenu qu'en cas d'infraction aux prescriptions, « il sera immédiatement arrêté sous prévention d'espionnage ».

UN AUTRE PETIT CHARLES

A voir, sa rencontre du côté de Charquemont avec la grand-mère du Charles de la Reussille d'aujourd'hui, n'a pas été considérée comme de l'espionnage. La postière Julia Laurent a suivi son prétendant jusqu'à La Chaux-de-Fonds pour accoucher d'un petit... Charles ! Le papa de celui qui raconte ce pan d'histoire.

Après la Première Guerre mondiale, le grand-père a repris, à La Chaux-de-Fonds, un établissement public déjà historique, le café de Paris du début de la rue du Progrès, dont le petit-fils a encore du papier jauni à en-têtes. Puis deux autres bistrots aujourd'hui disparus (La Bonne Fontaine et le Tip Top).

La famille a fait souche à La Chaux-de-Fonds, mais sans oublier la branche maternelle française de l'autre côté du Doubs. Des retrouvailles ont eu lieu ce dimanche, en particulier avec les deux cousins germains du dernier Charles, Léon et Reymond. Devant le monument aux morts.

Article republié avec l'aimable autorisation d'*ArcInfo*

Gamin au temps de la «mob»

En septembre 1939 éclatait la Seconde Guerre mondiale. Le Chaux-de-Fonnier Charles de la Reussille était tout gosse. Il raconte ces années sombres et l'engagement politique qui a suivi.

MARDI 17 SEPTEMBRE 2019 ROBERT NUSSBAUM



Charles de la Reussille avec le « bonnet de police » de son père pendant la «Mob», tenant une affiche des candidats du POP aux élections communales de 1988.

Le Courrier, 17 septembre 2019

« Si je me souviens de la mobilisation en 1939? Quand même pas. J'avais 2 ans. Mais je me vois encore un peu plus tard accompagner mon père à la gare après ses permissions. Ce n'était pas gai, parce qu'on ne savait jamais ce qu'il allait se passer. Et s'il reviendrait. Il n'y avait pas une voiture en ville. Juste les chars des paysans mobilisés des alentours tirés par des chevaux. Quand je pense, quel courage, les femmes de ces paysans qui faisaient tout en leur absence ! »

Dans son coin de jardin, entre des piles de documents rassemblés, le « bonnet de police » et la gourde militaire du papa, l'octogénaire chaud-de-fonnier Charles de la Reussille raconte comment gamin il a vécu la Seconde Guerre mondiale, dont on commémore ce mois de septembre les 80 ans du début. Après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, la mobilisation de l'armée suisse est intervenue la veille de la déclaration de guerre de l'Angleterre et de la France. Inaugurant une période de craintes et de doutes qui allait forger le caractère du futur militant de gauche. Tout à gauche.

GAGNER CONTRE LE CHOMAGE

Son père était un radical de gauche tendance pacifiste, raconte notre témoin. Contrairement à ses copains, il n'a pas eu de petits soldats de plomb, juste un porte-drapeau, un tambour et une figurine avec une trompette. A la table du grand-père, il écoutait en silence dans une atmosphère anxieuse les nouvelles de 12 h 45 de la Radio romande. Résistant français à Pontarlier, le frère de sa grand-mère maternelle a été déporté et on ne l'a jamais revu. « On ne savait jamais comment ça allait tourner. On restait discret parce qu'il y avait pas mal d'Allemands à La Chaux-de-Fonds. Mais j'ai exulté quand les Russes ont pris le dessus à Stalingrad ! Et lors du débarquement des Alliés en Normandie. »

Pour Charles de la Reussille, la guerre a aussi été le terreau pour découvrir les inégalités sociales. Lui, le « fanfan » choyé par son arrière-grand-mère, n'a manqué ni d'affection ni de chocolat. Mais autour de lui, il voyait ici en Suisse une misère sociale exacerbée par la guerre. C'est presque tout naturellement qu'à la fin de l'adolescence

il s'est tourné vers le POP neuchâtelois, le Parti ouvrier et populaire, fondé en 1944 par des anciens du Parti communiste, des jeunes socialistes et des militants antifascistes. « On était aussi une bonne bande de copains », ajoute celui qui a toujours été un bon vivant.

« Ensemble, nous avons lutté pour l'obtention des trois semaines de vacances, les allocations familiales, le suffrage féminin, l'assurance-maladie, les améliorations de l'AVS... » raconte le vieux Chaux-de-Fonnier. Dans les années 1980, il est devenu à mi-temps permanent d'un parti qui est toujours resté représenté dans l'exécutif de la ville à majorité de gauche. Le pain quotidien de ce militant connu comme le loup blanc : discuter des problèmes des petites gens autour d'un café, remplir à la pelle leurs déclarations d'impôts... « J'étais assez fort dans les assurances sociales. J'en ai fait gagner contre le chômage ! » sourit-il.

LA FICHE DU HOCKEYEUR

L'autre pan de sa vie, c'est le sport. Le gosse qui crapahutait dans les forêts jurassiennes jusqu'à la frontière française fermée pendant la guerre a fait une belle carrière, en particulier dans le football et le hockey, comme joueur et entraîneur. « Excellent joueur de hockey », a-t-il pu lire sur sa fiche de communiste à la police fédérale. Une anecdote pour ceux qui le traitaient de stalinien ? Dans les années 1960, un président de club, petit patron et officier à l'armée, avait conditionné le maintien de son engagement à une question : que ferait-il si l'Armée rouge envahissait la Suisse ? « J'ai répondu sans hésiter que je me battrais pour la Suisse, car j'aime mon pays, et que si l'Armée rouge nous envahissait, elle trahirait mon idéal. »

Le retraité chaux-de-fonnier a passé pas mal de temps à plonger avec passion dans les documents personnels, familiaux et de son parti qu'il a précieusement conservés. En historien amateur, c'est lui qui a par exemple recueilli les souvenirs et écrits du camarade Fritz Moser, qui avait assisté en 1917 à la conférence à La Chaux-de-Fonds du futur Lénine, peu avant la Révolution d'octobre. Avec Charles de la Reussille, les petites histoires ne sont jamais loin de la grande.

ALLEMANDS ET AMÉRICAINS AU BORD DU DOUBS

Pas plus haut que trois pommes mais déjà sportif, le petit Charles se souvient avoir fait avec des copains une descente au bord du Doubs, pour voir les Allemands sur la rive française. Une sacrée trotte. « Nos parents nous avaient interdit d'y aller, de peur qu'on se fasse tirer dessus. On a bien vu deux ou trois soldats qui montaient la garde derrière des barricades de l'autre côté du pont de Biaufond, mais il ne s'est rien passé. Après, on ne croyait plus nos parents », sourit Charles de la Reussille.

A la fin de la guerre, le gamin chaux-de-fonnier est aussi allé jusqu'aux Brenets voir les Américains qui étaient arrivés de l'autre côté de la rivière frontière. « On leur faisait des signes pour qu'ils viennent. L'un d'eux a traversé à gué sur les cailloux vers le Saut-du-Doubs. Nous on lui tapait l'épaule, mais un militaire suisse a voulu l'arrêter. Pas de soldat étranger sur le sol suisse. Un peu gêné tout de même, il a dit à l'Américain de rester là le temps qu'il cherche des renforts. L'Américain en a profité pour filer... »

Article republié avec l'aimable autorisation du *Courrier*

Hommage et remerciements

Que la publication de ce - premier, je l'espère - cahier de *Mémoires de Montagnon·ne·s* soit l'occasion pour moi de rendre hommage à mon ami Nimrod Kaspi. Sans le savoir, c'est en effet lui qui m'a donné l'idée de ces entretiens avec des figures extraordinaires de la région.

Le portrait de ce défenseur chaud-de-fonnier des laissés-pour-compte aurait pu inaugurer cette collection de témoignages encore potentielle. Un cancer a emporté Nimrod Kaspi il y a un an, sans que nous ayons pu aller au-delà du premier chapitre de sa jeunesse, en Israël. Avec lui, les souvenirs de sa vie se sont envolés à jamais.

C'est cela qui m'a convaincu de l'intérêt, de la nécessité presque, d'aller recueillir d'autres mémoires avant que leur lumière ne s'éteigne.

Pour le présent cahier consacré à Charles De La Reussille, je tiens à remercier pour ses encouragements l'historien Michel Schlup ; mon frère François pour ses relectures ; mon ancien collègue Richard Leuenberger pour ses photos aimablement mises à disposition et surtout Daniel Musy, pour son accueil chaleureux aux Éditions SUR LE HAUT et tout le travail bénévole qui a rendu concrète cette publication.

Sommaire

Appel aux Mémoires montagnonnes	3
L'inénarrable Charles De La Reussille	7
1 Nos ancêtres les Tramelots	8
2 Enfance au coin du Petit Paris	16
3 Une jeunesse entre sport, éveil social et... drague	22
4 L'âge d'or du sportif	31
5 La vie du militant	38
6 Séjours au pays des Tontons Macoutes	48
7 La Chine au temps de la Révolution culturelle	56
8 Le bonjour aux « Pays frères »	63
9 La vraie retraite	72
 Articles de Robert Nussbaum sur Charles De La Reussille	 80
Le camarade Fritz se souvient de Lénine	81
Souvenirs autour d'un « poilu »	85
Gamin au temps de la « Mob »	89
 Hommage et remerciements	 94
 Sommaire	 95

Aux Éditions SUR LE HAUT

Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020

Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020

Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),
Vieillesse, mon beau souci, 2020

Pascal F Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019

Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020

Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019

Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020

Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020

Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019

Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020

Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020

Ouvrage composé par l'éditeur

Imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
décembre 2020

ISBN 978-2-9701392-9-4



editionssurlehaut.com

Site d'édition de livres d'auteur-e-s de l'Arc jurassien

SOUVENIRS D'UN POPISTE POPULAIRE, HOCKEYEUR ET VOYAGEUR

Charles De La Reussille

Avec sa tignasse blanche et son éternelle moustache, l'octogénaire Charles De La Reussille est une figure connue des Montagnes neuchâteloises. Mais qui sait qu'un de ses aïeux a fait la campagne de Russie avec Napoléon? Que son arrière-grand-mère adorée l'a choyé au-delà de sa mort? Que cet éternel sportif a été une des fines lames du HC Le Locle? Que le militant popiste s'est recueilli sur la tombe du dictateur albanais Enver Hodja ou a fraternisé avec un vieux colonel de l'armée nord-vietnamienne? Ce petit livre raconte tout ça, au fil d'entretiens empreints de simplicité, d'honnêteté et d'humour.



Fils et frère de journalistes, Robert Nussbaum est à son tour entré dans la profession en 1982, comme stagiaire à *La Feuille d'Avis de Neuchâtel* de l'époque. Il a ensuite travaillé 23 ans pour *L'Impartial*, journal devenu, avec *L'Express*, *ArctInfo*. Entre ses emplois dans ces journaux régionaux, il a bourlingué plusieurs années en freelance pour le compte de médias romands, en Afrique australe d'abord, puis en Asie du Sud-Est. Retraité depuis peu, il mène, à temps perdu et heureusement retrouvé, des entretiens avec des personnages de la région, des hommes et des femmes dont il pense que les vies sont suffisamment extraordinaires pour être racontées.

ISBN 978-2-9701392-9-4

